



AUTOMOBILE

E.N. Blue.

Ayuntamiento de Madrid





Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.  
120, Broadway.

# L'ÉQUITABLE

DES

## ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) . . . . . 1.123.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) . . . . . 224.000.000 Fr.

(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896 . . . . . 113.695.165 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) . . . . . 65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36<sup>bis</sup> Avenue de l'Opéra  
PARIS

LES

## FUSILS ANGLAIS

A PARIS

des marques les plus connues

**PURDEY**

HOLLAND & HOLLAND

**W. W. GREENER**

se trouvent nombreux et variés chez



**A. GUINARD**

8, Avenue de l'Opéra, 8 — Paris

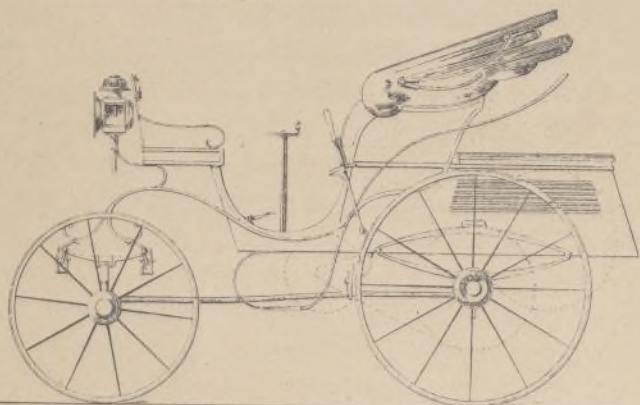
La Maison GUINARD vient de publier un catalogue instructif que tout chasseur doit posséder. Ce catalogue traite de toutes les nouveautés en arquebuserie : Fusil Paradox, Cosmos, Vena contracta, Poudre pyroxylées, Pression, Tir, etc., etc. Il est envoyé franco contre 50 centimes en timbres-poste.

# VOITURES AUTOMOBILES

DE LA

## CARROSSERIE INDUSTRIELLE

Société Anonyme au Capital de 3 Millions de Francs



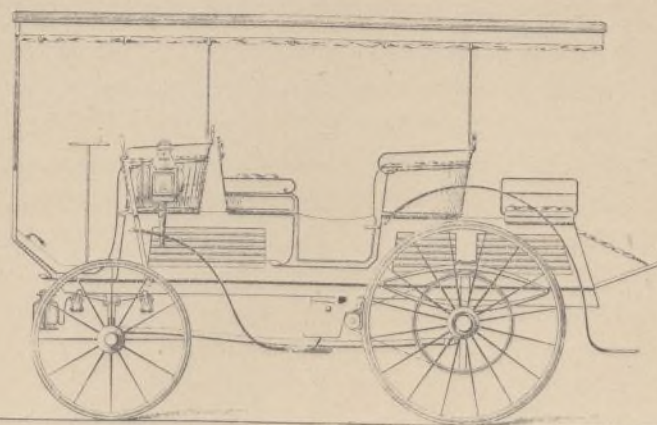
Duc de Dame (automobile)

PARIS

228

Faubourg Saint-Martin

PARIS



Break de Famille (automobile)

EXPOSITION PERMANENTE DES NOUVEAUX MODÈLES

10<sup>bis</sup>, Avenue de la Grande-Armée, 10<sup>bis</sup>

**Bi-Métal**  
Maison de Vente  
30, Boul. des Capucines  
CUIVRE & ARGENT PUR  
Usine à Moncey (Doubs)

Objets  
de Table  
de Cuisine  
de Toilette &c.

**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)  
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine

La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou.



**PETITJEAN**

93, Rue de Richelieu, 93

PARIS

Ses Coffres-Forts

Ses Cycles

**DIABÈTE** GUÉRISON ASSURÉE

(TRAITEMENT RATIONNEL)

PAR LES PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSEY

Pharmacie à ASNIÈRES (Seine-et-Oise) — Le Flacon 6 fr. — Franco 6 fr. 30.

**A. LHÉRITIER & C<sup>ie</sup>**  
PLAINE SAINT-DENIS (SEINE)

Médaille d'Or : Lyon 1894, Bordeaux 1895, Rouen 1896

**L'ÉBLOUISSANT**

(MARQUE A. L. & C<sup>o</sup>)

Le plus sain, le plus brillant  
des Onguents de Pieds pour les Chevaux.



En vente chez MM. les Vétérinaires, Maréchaux-Ferrants, Selliers, Droguistes, etc.

Adopté par MM. les Professeurs de l'École vétérinaire d'Alfort.



# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE  
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Septembre 1897

DIRECTION ET RÉDACTION  
24, Boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LA LOCOMOTION NOUVELLE, par LOUIS MINART.

LES LIVRES, par T. G.

LE PAS D'ARMES DE L'ARBRE CHARLEMAGNE, par CHARLES BUET, illustrations en couleurs de A. PAUL-LAURENS.

RIQUET A LA HOUPPE, par COOLUS, illustrations en couleurs de A. VIMAR.

AUTOUR DE WAGRAM, par FRÉDÉRIC MASSON, illustrations du comte A. DE LA BORDE, reproduction de documents du ministère de la Guerre, etc.

CHOUILLOUX, ILLUSTRATEUR, par WILLY, illustrations de XX.

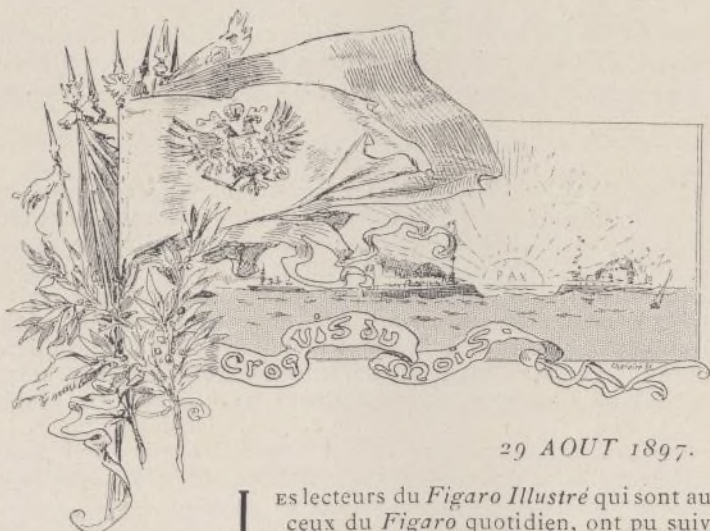
LA COIFFE, par FERNAND DACRE, illustrations en couleurs de G. ROUX.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

WAGRAM (6 juillet 1809), par ROSEN (double prime).

COUVERTURE :

L'AUTOMOBILE, par BLUE.



29 AOUT 1897.

Les lecteurs du *Figaro Illustré* qui sont aussi ceux du *Figaro* quotidien, ont pu suivre, dans ce dernier journal, toutes les phases du voyage présidentiel à Saint-Petersbourg. Notre collaborateur et ami, Gaston Calmette les a dépeintes, heure par heure, avec un vrai talent de reporter, dans des dépêches qui sont le modèle du genre, pleines de tact et auxquelles les chancelleries les plus vétilleuses ne trouveront rien à redire.

En cette circonstance, la personnalité de M. Félix Faure s'efface ou plutôt se transforme, pour symboliser la France : c'est à chacun de nous que s'adressent les hurrahs des soldats, les vivats de la foule, le toast de l'Empereur et des grands personnages de sa suite. Nous devons en être fiers et joyeux, car, on peut dire, en modernisant, en démocratisant le vers classique, que :

L'amitié d'un grand peuple est un bienfait des dieux.

Cette amitié est considérée par les deux nations — et surtout par nous — comme une puissante garantie de paix : on aime à croire qu'elle rejette jusque dans un lointain profond la hantise de la mobilisation générale et des calamités qui en résulteraient. Les paroles solennelles échangées entre le Tzar et le représentant de la nation française, peuvent-elles être considérées comme constituant un pacte ferme ? Certains esprits persistent à envisager cette alliance avec un certain scepticisme : mais l'opinion publique, plus simpliste et confiante dans le Tzar, a célébré avec un enthousiasme sincère le retour du Président de la République, rapportant la bonne et la grande parole impériale.

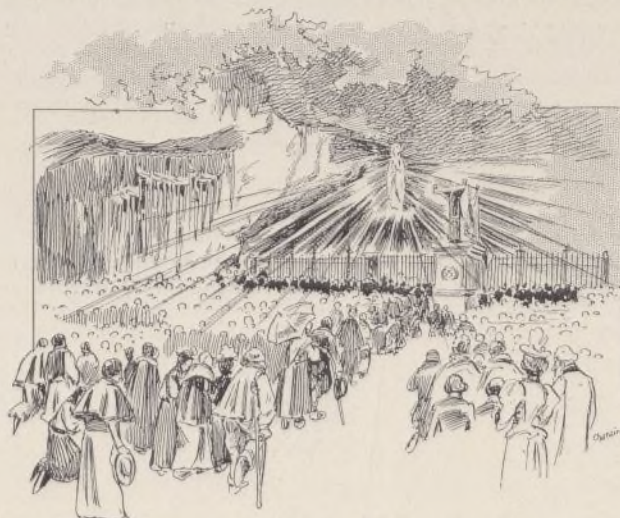


Ce mois est celui des grandes semaines, de Trouville, de Deauville et de Dieppe. Les professionnels de l'élégance, les privilégiés de la haute vie s'y retrouvent avec ponctualité : la mort seule, ou quelque fâcheuse culotte, prise autour de la table du baccarat peuvent les détourner d'accomplir ce sacerdoce, pour lequel, vu l'inclémence de la saison, ils ont dû dépenser des trésors d'abnégation. Malheureusement, cette année, les dimanches à Dieppe sont quelque peu encanailés par les milliers de Parisiens que déversent sur la plage les trains rapides à prix réduits si intelligemment organisés par la compagnie de l'Ouest. Sans doute on tient ce

petit monde à distance ; mais, tout de même, cela gâte un peu le plaisir de le sentir partagé par la foule.

A ces élégantes guindées de la côte normande, si souvent pluvieuses, combien je préfère la franche allure qui égaye les plages de l'Océan, depuis Arcachon jusqu'à Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. Là, tout est radieux et gai ; la population alerte, les belles filles à la démarche élégante et souple, les majestueux attelages de bœufs courbés sous le joug, ou les mules toujours impatientes — tracassières, comme on dit dans le pays — animent le paysage qui vous offre, à l'est, les cimes des Pyrénées, à l'ouest, le vaste Océan qui ne s'arrête qu'au Nouveau-Monde.

Et pour ceux qui vont chercher entre l'Océan et les Pyrénées, autre chose que le plaisir des yeux et que préoccupe la pensée de l'au delà, quoi de plus troublant que cet extraordinaire pèlerinage de Lourdes ! Des milliers d'êtres s'y sont rendus cette année, pour célébrer l'anniversaire des premières guérisons obtenues à la source précédant cette



grotte où la Sainte Vierge apparût à Bernadette Soubigout. D'interminables successions de trains, de vrais trains des miracles, y déversent, jour et nuit, des foules macabres d'estropiés et d'infirmités ; et ces foules, oubliant leurs maux et les tribulations du voyage, se ruent vers le sanctuaire, levant leurs bras décharnés, agitant leurs béquilles dans un dramatique élan d'espérance et de foi. Ce sont là des tableaux inoubliables auxquels ne saurait résister le scepticisme le plus endurci.

Il existe encore, paraît-il, des gens qui persistent à croire que l'Exposition de 1900 n'aura pas lieu. Si vous en rencontrez, envoyez-les faire un petit tour sur les chantiers du Champ de Mars et des Champs-Élysées : ils sauront à quoi s'en tenir. La rage démolitionnaire y sévit : la ferraille, les platras, le carton-pierre, le simili-marbre, les statues en zinc qui nous éblouirent en 1889, gisent en tas immenses, que tachent çà et là, quelques rinceaux dorés, quelques plaques de ce bleu qu'inventa l'architecte Formigé : des chariots emportent ces débris dans les banlieues où, soigneusement triés, habillement maquillés, ils attendront des acheteurs économes qui voudront se bâtir une bicoque avec des « décrochez-moi ça ». Le Palais de l'Industrie résiste davantage : c'était un brave palais, robuste, sagement et solidement construit : il aimait ses Champs-Élysées, qui le lui rendaient bien, et ses pierres s'en vont lentement, une à une, tristement, comme à regret : elles sont, m'a-t-on dit, immédiatement utilisées pour la construction de maisons de rapport : elles qui ont vu pas mal de curieux spectacles, bien des solennités impériales et républicaines, beaucoup de mauvaise peinture aussi, pourront maintenant s'égayer ou s'attendrir aux joies ou aux drames de la vie bourgeoise.



Un des plus récents méfaits de l'Exposition de 1900, est l'abattage de cette allée ombreuse qui cachait, entre la gare de Courcelles et la station du Trocadéro, la tranchée du chemin de fer d'Auteuil. Ces arbustes, ces acacias qui, dès le printemps, donnaient au Parisien la joie de la verdure nouvelle, disparaissent pour faire place au doublement de la voie, nécessitée par l'établissement d'une ligne qui se détachera de la gare du Trocadéro, se dirigera vers le Champ de Mars. Et pour compléter le méfait, un pont sera jeté sur la Seine, entre le pont Mirabeau et la passerelle de Passy, un de ces affreux ponts à treillis qui coupent toute perspective et sont si ingénieusement conçus qu'ils obstruent pour le voyageur, la vue du paysage. Il est vrai qu'ils sont d'une solidité à toutes épreuves, ces ponts à treillis, ainsi qu'on a pu le constater à Tarbes, il y a quelques semaines.

Je pense que personne ne s'est ému de la question de la suppression du pourboire, nous avons, il est vrai, éprouvé tous un certain étonnement en entendant les chevaliers du tablier blanc et de la veste



ronde, déclarer qu'ils renonçaient à leurs privilèges, comme fit la noblesse française dans la fameuse nuit du 4 août 1789; mais en y regardant de près, on a bien vite démêlé que le plan de ces malheureux exploités était aussi naïf que canaille en tendant à la réalisation d'un double desideratum : se faire payer un salaire fixe par le patron, et continuer à recevoir le pourboire du client qui, imbu d'une habitude invétérée, ne pourra jamais s'empêcher de rémunérer le garçon qui lui aura prestement et poliment servi son demi ou son apéritif. Malheureusement pour les meneurs de cette levée de tabliers, il existe à Paris un stock considérable de garçons de cafés sans ouvrage, qui travailleront à n'importe quelles conditions, de sorte que les patrons finiront toujours par avoir le dernier mot.

Avec l'ouverture de la chasse, va commencer la vie de château, à laquelle on se complait chaque année davantage. Et ce n'est pas seulement par plaisir que le châtelain prolonge son séjour sur ses terres : la présence du maître est aujourd'hui indispensable dans les grandes

propriétés; étant donné que les bons fermiers deviennent de plus en plus rares, le « faire-valoir » s'impose à tout propriétaire qui ne tient pas à voir son bien s'évaporer en quelques années.

L'usage aujourd'hui général de la bicyclette agrmente d'ailleurs



singulièrement le séjour à la campagne : on n'a plus à craindre le caprice du cocher dont les chevaux sont malades lorsqu'il ne veut pas sortir; on n'hésite plus à faire une dizaine de kilomètres pour rendre une visite ou aller contempler quelque beau point de vue : on prend « sa machine » et l'on part. Pour éviter les complications d'un habillement spécial, les jeunes femmes et les jeunes filles ont adopté, pour la campagne, une jupe demi-longue qui peut se porter soit à pied, soit à bicyclette.

Prochainement se plaidera un procès qui vengera les infortunés abonnés du téléphone, des incessantes brimades dont ils sont les victimes quotidiennes. Voici le cas : une femme délicieuse et mariée demande la communication avec un numéro 000.00, qui correspond à un monsieur très élégant, très connu qui n'est pas son mari, mais bien plutôt le contraire de son mari. Elle obtient cette communication et elle communique, elle communique un tas de choses très gentilles, très tendres. La causerie fut, il est vrai, entremêlée d'un crépitement spécial dit bruit de « friture », mais les amoureux négligent les détails et, malgré « la friture » on continua à échanger les doux propos. Or ce crépitement est le résultat paraît-il, d'une dérivation qui permet à un intermédiaire de cueillir la conversation des abonnés sans qu'ils s'en doutent : c'est la façon de ces demoiselles du téléphone d'écouter aux portes. Elles écoutèrent et s'amusèrent comme des petites folles, mais ce qui est plus grave, elles racontèrent la conversation qu'elles avaient entendu échanger entre la femme mariée et le monsieur très élégant et, par suite de quelque manigance policière, l'histoire parvint jusqu'aux oreilles du mari, un monsieur important, lui aussi.

On assure que cela finira par un divorce. Quant au procès avec l'État, je souhaite à cette administration que l'Europe a cessé de nous envier, d'avoir le bon goût de transiger et de ne pas affronter la pleine lumière des tribunaux, qui ne lui réussirait certainement pas.

LUTÉCIUS.



#### NOTRE COUVERTURE

### LA LOCOMOTION NOUVELLE

Il y a tantôt deux ans que M. le baron Van Zuylen de Nyevelt, ce Mécène de l'automobilisme, nous fit un soir, à l'issue d'un banquet, cette originale déclaration, que son amour pour les bêtes l'avait conduit à s'intéresser aux voitures sans chevaux.

Cet aveu dénotait évidemment un excellent naturel, mais je croirais volontiers néanmoins que la zoophilie n'a joué qu'un rôle très secondaire dans le développement extraordinaire de ce nouveau mode de transport.

Nous avons assisté à la révolution cycliste : nous assistons aujourd'hui à la révolution automobile. De fait, l'une et l'autre correspondent à un besoin de l'époque, à la fièvre d'activité qui nous dévore : en d'autres temps, on a fait « grand », on a fait « beau », ce qu'on recherche maintenant, avant tout, c'est à faire « vite ».

Ce mot *record* — un barbarisme hier — est devenu un terme courant que l'on emploie à tout propos dans la conversation : tout semble marqué au sceau de la vitesse et l'on dirait vraiment que nous sommes en retard sur le siècle et que nous brûlons les dernières étapes pour arriver plus tôt à 1900.

Il faut remonter, disent les historiographes, à deux siècles avant notre ère, si l'on veut trouver le prototype d'une machine motrice dans l'*Eolipyle* d'Héron d'Alexandrie.

Sans vouloir faire preuve d'une érudition oiseuse, contentons-nous de signaler comme véritable aïeul de la locomotion automobile, — aïeul peu ingambe, à vrai dire, — le chariot inventé par le français

Cugnot, officier d'artillerie : c'est en Cugnot qu'il faut voir le véritable inventeur de l'automobilisme et sa curieuse voiture, construite en 1771, figure encore au Conservatoire des Arts et Métiers.

Il convient encore, dans l'histoire de la locomotion, de saluer les Wormsler (1), Watt (2) et Robert Stephenson (3), trois noms célèbres dans les annales des applications de la vapeur à la traction.

Ce n'est que vers 1831 que la locomotion sur route fut pour la première fois exploitée en France et en Angleterre.

Jusqu'en 1850, différentes tentatives furent faites, qui toutes échouèrent successivement. Il faut reconnaître d'ailleurs que les essais étaient si peu concluants que le public ne put s'y intéresser et que la caricature seule y trouva son compte.

La guerre de 1870 arrêta l'essor de bien des idées naissantes : l'automobilisme fut du nombre et il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que les expériences recommencèrent : les Serpollet, les De Dion, les Bouton, les Panhard travaillaient silencieusement, parfois de timides essais, à peine connus du gros public, signalaient les progrès accomplis.

Puis, subitement, la période d'incubation terminée, l'automobilisme apparut : il profita de la grande poussée cycliste, s'appuya sur la presse spéciale, trouva des protecteurs dans l'aristocratie et dans la finance, intéressa à sa cause nos grands constructeurs, et, du jour au lendemain, devint une industrie véritable, susceptible, elle aussi, d'apporter de profondes et heureuses modifications dans l'économie sociale.

(1) Inventeur de la machine élévatoire.

(2) Inventeur de la machine d'épuisement.

(3) Inventeur de la locomotive.



Les grands noms et les grandes fortunes s'unirent pour soutenir la nouvelle industrie et l'Automobile Club de France fut fondé, qui compte aujourd'hui près de 1,500 membres!

Tous les gentilshommes de France figurent sur la liste des membres du Club. Pour n'en citer que quelques-uns, prenons au hasard : baron Van Zuylen de Nyevelt, comte et marquis de Chasseloup Laubat, comte de Dion, comte de Breteuil, duc de Brissac, comte B. de Castellanne, duc Decazes, duc de Feltre, duc de Morny, prince de Nissole, prince d'Oldenbourg, prince Henri d'Orléans, prince Orloff, etc., etc.

L'Automobile Club de France, en patronant les grandes manifestations automobiles, a assuré leur succès.

C'est dans le sein de l'Automobile Club de France que se recrutent les hardis *chauffeurs* qui ne craignent pas de troquer l'habit contre la blouse pour piloter ces terribles mangeurs d'espace que sont les automobiles. Les de Knyff, les Giraud, les Charron, les Comiot, autant d'habiles mécaniciens, d'adroits conducteurs qui ont fait leurs preuves dans les courses récentes qui viennent d'avoir lieu.

Il ne faudrait pas, à ce propos que l'opinion s'égare sur les récentes manifestations qui viennent d'avoir lieu : l'automobilisme n'est pas un sport, il résoud simplement un problème de transport. Nous ne croyons pas que les voitures sans chevaux aient jamais pour objet d'atteindre les vitesses folles qu'on réalise en ce moment : ce serait à la fois dangereux et inutile, mais il est incontestable que les voitures-types qui auront supporté de semblables fatigues, qui auront résisté à de tels à-coups, dont les moteurs auront subi les trépidations sans accroc, seront capables de fournir un excellent usage et de rendre, soit aux touristes, soit aux industriels, de précieux services.

Les différents concours qui ont eu lieu avaient leur nécessité et si nous enregistrons en un laps de temps relativement très court — trois années à peine — des résultats si surprenants, cela tient à l'amélioration et à l'intérêt qu'excitent ces épreuves publiques.

Nous n'en voulons qu'une preuve.

En 1894 eut lieu la course Paris-Rouen, la première course automobile vraiment digne de ce nom : la voiture de tête accomplit le parcours à une allure moyenne de 12 kilomètres 500 à l'heure.

Dans la course suivante, Paris-Bordeaux et retour, la vitesse moyenne du premier s'élevait déjà à plus de 24 kilomètres à l'heure, enfin, dans les récentes épreuves qui viennent d'être courues, elle s'élève à près de 45 kilomètres à l'heure.

Il y a là une progression qui convaincra les plus récalcitrants, et leur fera admettre les petits inconvénients de ces courses folles à travers les routes en faveur de ces résultats éloquentes.

L'année 1897 aura été, à ce point de vue, particulièrement intéressante et les deux dernières courses qui viennent d'avoir lieu, Paris-Dieppe et Paris-Trouville sont des plus instructives.

À la tête de ce mouvement, il convient de citer certains journaux qui n'ont marchandé ni leur concours, ni leur argent pour aider au développement de l'idée, tels que le *Figaro* et le *Journal des Sports* qui organisèrent avec tant de succès la course Paris-Dieppe, la *France automobile* qui fit courir au printemps une curieuse épreuve, dite Course des Motocycles, d'autres encore qui suivirent l'exemple donné et organisèrent avec succès des épreuves très réussies.

Il y a deux ans, le *Figaro* frappé par l'inélégance et la lourdeur des véhicules eut l'ingénieuse idée d'organiser un concours destiné à encourager les constructeurs à nous donner d'élégantes voitures, coquettes et légères à l'œil. Notre confrère reçut quelques ingénieux projets et ce fut tout.

Dans le même ordre d'idées le *Journal des Sports* organisa le Longchamps fleuri automobile, manifestation charmante et bien parisienne.

Ni l'un ni l'autre de ces encouragements ne portèrent de fruits, les voitures sont restées massives et rustiques et c'est à peine si dans les dernières courses qui viennent d'avoir lieu, nous avons pu faire quelques exceptions; les modèles créés par la Carrosserie Industrielle nous ont semblé cependant sortir de l'ordinaire par leur dessin gracieux et mériter vraiment l'épithète d'automobiles de luxe.

\*\*\*

Le dernier mot n'est pas dit en automobilisme; parmi les véhicules qui se sont lancés à la poursuite de la victoire, la plupart étaient mues par des essences de pétrole, dont on utilise le pouvoir détonant, quelques-uns par la vapeur, mais l'avenir s'ouvre devant nous, plein de promesses et certains gaz encore peu maniables, tels que l'acétylène, l'acide carbonique liquide, doués d'un pouvoir considérable, nous réservent des surprises, l'électricité enfin qui, dans cette fin de siècle, a laissé entrevoir les merveilleuses sources d'énergie dont elle était capable, nous livrera probablement au commencement du siècle prochain ses secrets intimes et fera franchir à la locomotion automobile quelque colossale étape dans la voie du progrès.

A ce moment, ce n'est plus un article ni une coquette couverture, mais un numéro entier que nous consacrerons à l'automobilisme.

LOUIS MINART.

\*\*\*\*\*

## Les Livres

Le Dr Maurice de Fleury est un généralisateur : il estime avec juste raison que ses jeunes confrères s'adonnant à des spécialités ou s'absorbant dans des recherches micrographiques et forcément délimitées dans un champ très restreint, n'ont pas, de leur état, une conception assez large; il regrette qu'il n'existe pas dans les Facultés de cours où l'on enseignerait non point la médecine, mais l'art d'être médecin, médecin des âmes et pas seulement médecin des corps.

L'auteur a donné, dans son volume : *Introduction à la Médecine de l'Esprit*, la démonstration des services qu'un pareil enseignement rendrait à l'humanité; il établit, en le basant sur son expérience professionnelle, le traitement médical de divers états d'âme : la paresse, la colère, la tristesse, qui ne sont autre chose que la résultante de certaines affections physiques. C'est là une œuvre qui intéresse tout le monde et dont on ne saurait trop louer la haute conception, le style élégant et l'éloquence persuasive.

Qui n'a lu, dans le *Figaro*, la série d'articles de Hugues Leroux intitulée : *Nos Fils*, avec ce sous-titre : « Que feront-ils ? ». Obsédante question que se posent les pères et les mères, lorsqu'ils ouvrent à leurs enfants la porte de cette rugissante ménagerie qu'est le monde, où ils auront à conquérir leur place. L'auteur voudrait que

ces jeunes fils se dirigeassent vers les entreprises coloniales : il ignore donc que dans nos colonies, livrées à une administration tracassière, il n'y a point de place pour les initiatives et qu'elles ne profitent guère qu'aux débitants d'apéritifs et aux trafiquants anglais ou allemands. Il conseille aussi l'industrie et le commerce : mais pour cela il faut des capitaux, et chacun sait que le capitaliste français préfère prêter son argent à 3 pour 100 à l'Etat français, qui fera banqueroute un jour, ou à la Russie, contre laquelle nous n'avons aucun gage, que commander des usines ou des entreprises commerciales qui lui rapporteraient beaucoup plus tout en utilisant la main-d'œuvre nationale.

M. Jules Legras avait assumé une tâche délicate en entreprenant d'expliquer Henri Heine à son auditoire de la Faculté des lettres de Bordeaux, auditoire principalement composé d'auditrices. La nature gallo-romaine de nos provinces du Sud-Ouest, limpide, simpliste, dominée par la joie de vivre, ne comprendra jamais les douleurs du poète, quand il s'écrie :

*Mein Herz, mein Herz ist traurig,  
Doch lustig leuchtet der Mai.*

« Mon cœur, mon cœur est triste, et cependant brille le joyeux mois de mai. »

Quand « brille le joyeux mois de mai », le Bordelais et la Bordelaise en profitent largement; ils vont voir pousser les vignes, fleurir les roses de leur domaine — ce qui les rend très gais. Les sombres beautés de la mer du Nord, qui inspirèrent de si dramatiques poésies à Henri Heine, n'émeuvent guère des gens qui, moyennant deux heures de chemin de fer ou de bateau, peuvent s'offrir la vue des flots bleus de l'Océan. Mais le très savant travail de M. J. Legras n'est pas uniquement destiné aux Bordelais, et son érudition aura certainement quelque retentissement en Allemagne aussi bien qu'en France, où Heine compte encore de nombreux admirateurs. Son *Henri Heine poète* dénote une très solide connaissance, non seulement de l'âme, mais aussi de la langue allemande, qualité rare chez un Français.

Les *Transatlantiques* ne sont point des bateaux, comme pourrait le faire croire le titre du volume; ce sont plutôt les gens qui les utilisent pour venir en Europe acheter, à coups de milliards, les beaux noms de la noblesse française. Je dois reconnaître que le livre de Abel Hermant est une merveille d'observation et d'ironie, entremêlées d'allusions à des alliances dont se sont émus les deux mondes; mais je ne peux réprimer un regret en voyant un fin lettré tel que Abel Hermant, un lettré qui sait écrire, s'adonner à un genre qui confine au vaudeville et à la basse bouffonnerie : on pardonne cela à ceux qui ne peuvent pas faire autrement, mais ce n'est pas le cas de Abel Hermant.

Le cas de M. Dominique Bonneau, l'auteur d'un récit de voyage intitulé : *D'Océan à Océan*, est assez particulier; Armand Silvestre nous le raconte dans la préface qu'il a bien voulu placer en tête du volume; M. Bonneau, opprobé de sa famille, s'adonnait à la poésie : un oncle raisonnable lui rendit le service de l'envoyer explorer le pays qui va de l'Atlantique au Pacifique. Cette sage détermination du bon oncle nous a valu un livre très amusant, plein d'humour, bourré de détails très patiemment et très finement observés sur la vie des Américains du Nord et sur cette civilisation encore adolescente dont les maladresses nous font sourire. L'auteur est un homme de bonne humeur qui ne semble pas avoir gardé rancune à son oncle d'avoir interrompu sa carrière poétique.

Aux touristes qui cherchent dans le voyage autre chose que la jouissance neurasthénique du déplacement, à ceux qui aiment à animer de souvenirs les paysages qu'ils traversent, je recommanderai le volume de M. Robinet de Cléry, *Le Tyrol*. L'auteur a reconstitué, avec un vrai talent d'historien militaire, les dramatiques événements de la résistance des Tyroliens, en 1809, contre les troupes françaises, qui voulaient leur imposer la domination abhorrée des Bavares. On sait que cette guerre se termina par l'exécution militaire d'Andréa Hofer, le « Sandwirth », le propriétaire de l'Auberge du Sable. L'ouvrage est complété par une très intéressante étude sur le poète national Hermann de Gilm.

Dans *Le général Alexandre Dumas (1762-1806)*, M. Ernest d'Hauterive, gendre de Dumas fils, raconte la brillante, l'héroïque mais trop courte carrière du premier des trois Dumas. C'est une intéressante figure, celle de ce colosse, prodigieusement fort et infiniment bon; M. d'Hauterive l'a peinte avec un art très simple, dans un style sobre qui laisse toute sa valeur au personnage.

En cette période d'omnipotence cycliste, on hésite, par crainte du ridicule et du suranné, à parler du cheval. Et cependant, quel abîme entre ces deux sports ! Que vaut la bicyclette solitaire, le contact d'une froide machine à côté de l'échange de volontés qui s'établit entre le cheval et son cavalier : l'homme calme et réfléchi; la bête frémissante qui, si elle n'est pas devenue vicieuse par le fait de ses premiers éducateurs, cherche à comprendre ce qu'on lui demande et se soumet volontiers si son maître sait borner ses exigences à ce que l'animal peut accomplir. M. le comte de Comminges, à l'encontre de beaucoup d'écuyers qui considèrent le cheval comme un animal stupide, a admirablement observé son sujet, et essayé d'en pénétrer la psychologie. Son traité, intitulé *Dressage et Menage*, — pas d'accent aigu sur l'e, messieurs les compositeurs, on croirait qu'il s'agit de femmes et non de chevaux, — enseigne la façon de dresser à la voiture soit les jeunes chevaux, soit les chevaux faits, mais n'ayant pas encore été attelés; il expose, dans ses plus minutieux détails, l'art de conduire.

Une illustration... et un illustrateur s'imposaient à ce volume : c'est à Crafty que M. de Comminges s'est adressé pour interpréter son texte, et le dessinateur, impeccable dans sa spécialité chevaline, qu'il sait cependant assaisonner d'infiniment d'esprit, n'a pas failli à sa mission. L'ouvrage, fort proprement édité par Plon et Nourrit, est d'un prix relativement modique.

Un recueil de beaux vers de Jean Lorrain vient de paraître, sous le titre de *L'Ombre ardente*, chez Fasquelle, dans la bibliothèque Charpentier, tout plein d'énigmatiques statures de femmes, aux aspects parapaëlesques. Il faut louer le poète de ne pas se laisser entraîner par ses succès du journalisme quotidien et de revenir, de temps en temps, s'agenouiller devant l'autel des anciens dieux et du vieil Apollon musagète.

Je mentionne bien volontiers ici l'apparition de l'*Annuaire général et international de Photographie*, pour l'année 1897. Bien que cette publication fasse une large et fructueuse part à la réclame, elle présente, au point de vue de l'art photographique, un intérêt considérable, et les amateurs, si nombreux aujourd'hui, si intelligents, si artistes et si chercheurs, ne sauraient négliger de le consulter. Toutes les découvertes accomplies dans le courant de l'année 1896 sont rela-



tées avec une parfaite compétence et accompagnées d'innombrables illustrations reproduites par les procédés les plus divers et les plus ingénieux. Elaboré par M. Marc Le Roux, qui en est le directeur, l'annuaire est imprimé et édité par Plon et Nourrit.

Le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche

## LE SOIN DES FLEURS

Tout le monde aime les fleurs et il serait bien difficile de trouver quelqu'un qui osât avouer qu'elles lui sont indifférentes. Ce serait dénoncer un manque de goût absolu.

Donc tout le monde aime les fleurs, mais combien de personnes savent les soigner, les disposer, les faire valoir et les mettre en relief ?

Et je ne parle pas des soins de la culture. Cela c'est une science à part qu'on ne peut mettre partout en pratique. Mais ce qu'on peut faire partout c'est de bien exposer les fleurs, et de les conserver le plus longtemps possible, avec leur éclat et leur parfum.

Un bouquet, fut-il de fleurs des champs, orne si bien une table, même modeste. Une fleur offerte à

Nous n'en sommes plus let du poète mis au frais dans la céramique permettent au d'avoir pour placer leurs nie avec elles. Le choix de goût et de convenance. Mais façon à laisser aux fleurs le les tiges puissent se placer gré en belles lignes droites telles qu'elles sont dans la odieux « bouquets montés », fleurs se mutilent et s'é-leur mode est passée et crime de lèse-goût.

Combien plus jolies rellement dans des vases comme elles et se prêtant Nous abandonnerons énorme et à col étroit.



Tube solitaire pour une rose ou autre fleur.



propos dispose si bien l... au temps où l'on admirait l'œil-un pot ébréché. Les progrès de jourd'hui aux plus humbles fleurs, de jolis vases en harmo-ces vases est une question de ils doivent toujours être pris de plus de liberté possible afin que d'elles-mêmes et s'éclancent à leur ou courbes, d'un pur dessin, nature. Gardez-vous de ces tassés, serrés, dans lesquels les touffent. Leur temps est fini, c'est justice, car ils étaient un

sont les fleurs disposées natu-artistiques, simples de lignes au placement des tiges !... les anciennes potiches à ventre Elles ne peuvent guère convenir



Vases artistiques signés : 1° En verre artistique, décor émail de nuances fondues, de Gallé, de Nancy : 55 francs ; — 2° Vase haut en verre artistique, doublé, taillé, gravé et doré, de Gallé, de Nancy : 62 fr. 50 ; — 3° Vase boule taillé et gravé : décor chèvre-feuille en relief, de Daum : 22 fr. 50 ; — 4° Vase en grès artistique, décor muguet en relief, signé Reverney : 33 francs. (Port et emballage en plus). — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

qu'à certaines fleurs très grosses et très larges, comme les tournesols, par exemple. Des fleurs moins volumineuses paraissent « pauvres » au haut de ce vase renflé. Par contre, nous renouons également aux vases en forme de tulipes, dont l'entrée est trop évasée et ne retient pas suffisamment la tige.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### EXCURSIONS A JERSEY ET A GUERNESEY.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer des billets d'aller et retour de Paris à Jersey (Saint-Hélier) valables pendant un mois et comprenant la traversée de France à Jersey, aux conditions suivantes :

- I. Billets valables à l'aller et au retour par Granville : 1° classe, 70 fr. 10, 2° classe, 49 fr. 05, 3° classe, 35 fr. 25.
- II. Billets valables à l'aller par Granville, au retour par Saint-Malo (ou inversement), et permettant d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel (parcours en voiture compris dans le prix du billet) : 1° classe, 78 fr., 2° classe, 55 fr. 40, 3° classe, 40 fr. 15.
- 2° Par Carteret et Gorey (1° juillet au 15 octobre).
- III. Billets valables à l'aller et au retour par Carteret et Gorey et comprenant, outre la traversée de France à Jersey (Gorey), le trajet en chemin fer de de Gorey à St-Hélier : 1° classe, 67 fr. 15, 2° classe, 46 fr. 95, 3° classe, 35 fr. 10.

## CHEMIN DE FER DU NORD

### PARIS À LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

que Chéret a composée en 1894 pour la *Redoute des Etudiants* au bal Bullier ; celle de Misti pour les *Cycles Gladiator* ; une affiche américaine pour les *Living Posters* (affiches vivantes) ; enfin la composition pleine d'originalité de Privat-Livemont pour le *Casino de Cabourg*.

T. G.

Il existe du reste aujourd'hui des modèles plus pratiques et plus charmants. Voici par exemple, la série de ce que nous appellerons les « vases soliflores », c'est-à-dire destinés à recevoir une seule fleur. Ils sont d'un effet tout à fait sage d'être plus souvent les jours, en effet, une position. Tandis que si on jardin, si un ami vous



1° Vase carré, en cristal granité, décor de fleurs en émaux transparents et or : 9 fr. 50 ; — 2° Gros vase en cristal blanc, décor fleurs or en relief : 18 fr. 50 ; — 3° Petite boule en cristal blanc ou couleur filée : 1 fr. 50 ; — 4° Vase en verre antique, décor égyptien : 10 fr. — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

même, on est bien aise d'avoir en rentrant un vase destiné à la conserver et à la faire valoir. Les vases soliflores, en cristal plus ou moins pur, sont de diverses formes, selon les fleurs qu'on désire y placer.

Pour les fleurs en touffe, rien n'est pratique comme la « boule » en cristal filée blanc ou de couleur qui sert aussi pour la décoration de la table. Ces vases en boule se prêtent à la disposition en gerbe d'un très petit nombre de fleurs. Pour cela on remplit l'intérieur de la boule avec de la mousse légèrement trempée, où l'on pique l'une après l'autre les tiges.

Le verre « carré » peut être approprié à la même destination. Nous n'avons parlé que des modèles simples. Inutile d'ajouter que les vases à fleurs peuvent être ornements aussi richement et aussi artistiquement que possible et qu'un signé d'un artiste verrier, comme Daum ou Gallé, de Nancy, pur exemple.

Quand j'aurai conseillé de ne

pas disposer les fleurs au hasard,



Petits vases soliflores : 1° En cristal blanc gravé : 1 fr. 60 ; — 2° En cristal blanc taillé en spirale : 3 francs ; — 3° En cristal taillé diamant : 2 fr. 50 ; — 4° En cristal de couleur, filée, genre Venise : 3 fr. 75 ; — 5° En cristal martelé et taillé en spirale : 10 fr. ; — 6° En cristal taillé diamant : 3 francs. (Port et emballage en plus). — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

mais de les assortir de façon à former soit des harmonies, soit d'heureuses oppositions de nuances, j'aurai fini cette causerie sur un sujet auquel j'aurai certainement l'occasion de revenir.

CLAIRE DE CHANCENAY.

Tous les trains comportent des 2° classes. En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres à 9 h. du soir et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir prennent les voyageurs munis de billets de 3° classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin, 9 h. soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

### SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, etc.

## LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

### ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ETRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Co. Asnières.





## Le Pas d'Armes de l'Arbre Charlemagne

1445

*Comment Jean de Compey, seigneur de Thorens, conquît l'image de la fée Mélusine, aïeule de Lusignan.*

**M**ONSIEUR Philippe, duc de Bourgogne, de Lothier et de Brabant, que ses sujets surnommaient volontiers le Bon, et qui s'intitulait le *premier duc de la Chrétienté*, tenait une cour fastueuse autant que chevaleresque en sa ville de Dijon, pays des vrais *bourguignons salés*, quand il n'était pas en son palais des Comtes à Gand, ou à Bruxelles en son logis proche le beffroi auquel sert de girouette un colossal saint Michel tout doré.

Parmi ses féaux, Pierre de Beauffremont, seigneur de Charny, auquel il avait baillé la chaîne de la Toison d'or était « moult bel et chevaleureux de sa personne ». C'est pourquoi il lui permit de faire crier partout le pas d'armes que ce noble sire voulut organiser, en y conviant tous les chevaliers des royaumes d'alentour. Or ce dit pas devait avoir lieu à l'arbre de Charlemagne, chêne immense et majestueux qui datait de l'empereur à la barbe fleurie, et couvrait de son ombre une vaste prairie sise à la charmille de Marcenay, sur la route de Nuits, à une lieue du clocher de saint Benigne.

Au mois de juillet 1443, le tronc gigantesque de ce chêne six fois séculaire fut revêtu d'une tapisserie de haute lice, et l'on y suspendit deux écus : l'un noir, semé de larmes d'or ; l'autre violet, semé de larmes noires. Qui touchait le premier du fer de sa lance, appelait au combat à cheval, et qui, le second, au combat à pied. Il y eut treize chevaliers bourguignons institués gardiens du pas d'armes, et pendant un an, ils avaient porté, pour emprise, une garde d'argent au genou gauche.

Parmi les belles passes qui se firent en ce tournoi, on cite celle du castillan don Pedro Vasco de Saavedra, qui terraila à pied et à cheval contre Charny, et le piémontais San-Martino, comte de riche renommée, qui jouta brillamment contre Antoine de Vaudray, de cette maison qui avait pour devise ces fières paroles : « *J'ai valu, vaux et vaudrai !* »

Monsieur le duc de Savoie, Louis, dont le père venait d'être élu pape à Bâle sous le nom de Félix-Quint, sa femme, Anne

de Chypre, du lignage de Lusignan, étaient venus faire visite à leur bon ami et cousin Monsieur de Bourgogne, aux fins de conclure avec lui un traité contre les écorcheurs, qui mettaient alors toute la France et ses frontières à feu et à sang. Et l'un des principaux nobles savoyards désignés pour mener cette campagne contre les routiers et batteurs d'estrade, était Jean de Compey, seigneur de Thorens, grand bailli de Genevois, lequel devait emmener avec lui dix-huit chevaliers, soit autant de lances garnies.

Grandement festoyés par leur cousin de Bourgogne, le duc et la duchesse de Savoie assistèrent à quelques-unes des journées du tournoi de l'arbre Charlemagne. D'autant que M. de Compey avait fait toucher par Savoye le héraut les deux écus, et que sa grande renommée promettait un magnifique spectacle.

On le vit arriver, en effet, le 29 juillet, dans l'équipage que décrit le chroniqueur Olivier de la Marche : « Il estoit de sa personne monté sur un destrier couvert de cendal blanc, semé de ses lettres, qui furent d'or, et firent le mot A. U. F. Il estoit vestu d'une longue robe d'orfaverie bordée de perles à très grande largesse : il avoit après lui quatre chevaux, dont le premier estoit couvert de satin verd brodé à colliers de mastins, le second, de drap d'argent parti de rouge et de bleu ; le tiers, d'un satin figuré bleu argenté selon les figures, et le quart estoit couvert de satin cramoisy tout plein de ses lettres en brodures... »

Les pages de Compey étaient « vestus de sa devise, qui estoit robe rouge à une manche bleue », ainsi que ses écuyers, tous de noble lignage : Conrad de Belleval, le seigneur de la Bigorne, Josselin de Saint-Jeoire et Nicod de Villette.

L'adversaire du grand bailli de Genevois, Antoine de Vaudray, seigneur de l'Aigle, ne déployait pas un moins somptueux appareil, avec sa livrée cramoisie parsemée de lettres noires. Les trompettes sonnèrent aux champs, et au bruit de leurs fanfares éclatantes, les jouteurs, traversant la lice dans toute sa longueur, allèrent saluer les princes et princesses qui, entourées de leur cour de dames et de gentilshommes chamarrés d'étoffes de soie, de velours, de dentelles flamandes et de broderies, s'échelonnaient dans l'immense pavillon ducal.



La duchesse de Savoie était à la main de madame Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, mère du jeune comte de Charolais qui deviendrait un jour Charles-le-Téméraire. Anne de Chypre, dont toute cette foule admirait avec enthousiasme l'éblouissante beauté, adressa un gracieux sourire et fit un geste discret de la main à Jean de Compey, courbé sur le garrot de son énorme cheval de bataille. Il pâlit et baissa les yeux : sa souveraine se dépouillait de son mantelet de drap d'or saumoné où des pierres précieuses dessinaient l'image de la fée Mélusine, et l'étendait sur le rebord de la loge, comme pour dire que ce serait là la précieuse récompense du vainqueur.

Puis Compey se redressa avec orgueil sur sa selle, superbe de jeunesse, de martiale beauté, de vaillance. Il avait trente-trois ans. A peine brûlée par les intempéries et les guerres, sa peau prenait une teinte dorée au voisinage de sa barbe en fourche, de ses cheveux annelés et drus, couleur de cuivre. Svelte, mais robuste, les épaules larges, la taille fine et cambrée, les mains longues et fortes, on ne connaissait pas de plus beau cavalier. Nul ne résistait au regard impérieux de ses yeux d'un bleu de lac, dont une légère cernure avivait encore l'éclat.

Madame Isabelle ne put s'empêcher de soupirer :

« Qu'il est beau ! »

Et voyant un nouveau sourire se jouer sur les lèvres épanouies en fleur de grenade de Madame Anne, elle jeta à la dérobée un regard de courroux sur le duc Philippe, gros, un peu cagneux, le col épais, qui n'avait pu avoir d'enfant de ses deux premières

épouses Michelle de France et Bonne d'Artois, et ne lui en donnait à elle-même qu'un seul.

« Il est à coup sûr la fleur de notre chevalerie », dit Madame de Savoie, avec ce même sourire qui fleurissait sa bouche.

A son tour, elle jeta un regard dédaigneux sur son mari, jeune encore, mais d'apparence vulgaire, le visage rude et bourgeonné, le corps osseux, mal à l'aise en sa garnache de taffetas ondulé vert, constellé de croix mauriciennes d'argent, et sous le lourd chaperon à longue écharpe en fine écarlate.

Il régnait depuis quatre ans que son père, l'antipape Félix, gouvernait une partie de la chrétienté, à la veille, au surplus de déposer la tiare, et n'avait su, à la fois indolent, faible, vain et violent, que fonder des monastères.

Il subissait le joug de sa femme, altière, impérieuse, incapable d'obéir, que dirigeaient à leur guise ses favoris savoyards ou cypriotes, et qui, malgré les six enfants qu'elle avait alors, menait une vie de plaisir et de dissipation.

Il y eut une clameur lorsqu'on vit les deux adversaires gagner les deux extrémités opposées de la lice, et se livrer à leurs écuyers pour être armés.

Ils remplacèrent par un simple tabart de soie à leurs couleurs la robe jetée sur leurs armures : ils se coiffèrent du heaume à longs lambrequins découpés, à cimier colossal cerclé d'une couronne : on passa leur bouclier à leur bras gauche, et leur main droite saisit la lance au fer émoussé.

Alors au signal donné par les juges du camp, ils se ruèrent l'un contre l'autre, se joignirent au milieu de l'arène, dans un tourbillon de poussière, où flottaient des lambeaux de soie, des plumes brisées. Dix lances furent tour à tour rompues ; sans que l'un des cavaliers arrivât à désarçonner l'autre. Il fallut donc en venir au combat pedestre.

Après avoir joyeusement choqué leurs gobelets pleins du vin de l'hospice de Beaune, excellent entre tous, réservé aux caves ducales pour une moitié, aux pauvres malades pour l'autre, Compey et Vaudray se reposèrent un moment sous la tente du maréchal de Bourgogne. Ils prirent ensuite chacun une épée à deux mains, de même longueur et de même poids, à la garde ornée de rubans et de tresses d'or.

Ils regagnèrent leur poste d'un pas alourdi par la pesante cuirasse, les jambards, cuissards, gantelets, qui leur prêtaient l'aspect de statues d'acier ; un ardent soleil les inondait de lumière. Sans perdre de temps, aussitôt après le salut de l'épée, ils s'attaquèrent vigoureusement. Ils devaient fournir quinze coups. Des étincelles jaillirent du fer, ce qui restait des tabarts de soie fut haché en pièces, le heurt des armes sur les cuirasses sonnait comme le battant sur une cloche, les brassards furent faussés, Compey perdit un de ses gantelets mal agrafé, mais il rompit le gorgerin de Vaudray, qui tomba, sans perdre néanmoins son terrain, ni lâcher son « bâton de guerre ». Compey, resté debout, la visière levée et laissant passer un nuage de vapeur, se retenait à la croix de son flamard, la pointe fichée en terre. Il fut proclamé vainqueur.

Mais il fallut que deux de ses écuyers vinssent le soutenir sous les bras, pour qu'il pût s'avancer, harassé de fatigue et tout bouillant dans sa carapace de métal, jusqu'au pavillon où les deux duchesses trônaient, entre leurs vieux époux, entourées de châtelaines et de gentils-hommes qui s'empressaient auprès du chevalier victorieux.

Compey, humblement incliné devant Anne de Chypre, laissa nouer en sautoir sur sa poitrine l'écharpe frangée d'or, prix de la joute, mais il frémit de joie lorsque Anne lui dit en lui offrant le mantelet : « Puisque c'est à la fée Mélusine, mon aïeule, que vous devez la victoire, acceptez son image... »

Elle se pencha vers lui, par-dessus la balustrade et ajouta, lui parlant à l'oreille : « C'est mon gage d'amour. Venez ce soir au palais après le souper de Monseigneur. Pulchérie vous attendra chez le portier. »

Jean de Compey n'osa point répondre, mais il prit le collet de soie tout roide de broderies et le porta à ses lèvres.

« Ma cousine et ma mie, fit observer la duchesse de Bourgogne d'une voix aigre et d'un air pincé, m'est avis que vous êtes fort imprudente, et que nos seigneurs se pourraient tôt prendre de querelle à cause de vous ! »





— Non, dit Anne : ils m'aiment et Compey me veut ! »

*Pourquoi le seigneur de Thorens quitta messieurs ses pairs qui s'esbaudissaient joyeusement, en faisant bonne chère à l'auberge de LA CLOCHE.*

Au retour de l'arbre de Charlemagne, il y eut, comme on le pense bien, grande frairie en l'auberge de la Cloche, où logeait Compey, avec ses pages, ses écuyers, ses serviteurs et ses trente chevaux. Il y traita tous ceux qui voulurent être de la fête ; il y dépensa un an du revenu de la meilleure de ses dix seigneuries, le sextat de Lausanne.

Vers les dix heures, criées dans le faubourg par le veilleur de nuit, M. de Compey demanda congé de se retirer pour un couple d'heures, alléguant sa grande fatigue.

Dès qu'il fut en son logis, M. de Compey se hâta de se dévêtir sans l'assistance d'aucun page ni camérier. Et tout aussitôt il reprit d'autres vêtements, de couleur sombre, sans broderies, aiguillettes ou rubans. Il chaussa des bottes de velours et s'enveloppa d'un léger manteau gris foncé. A sa ceinture, de cuir mordoré, pendait une dague large et courte.

Il sortit ensuite sans faire le moindre bruit, seul et descendit la rue qui conduisait au palais des riches ducs.

Au coin d'une étroite ruelle, plongée dans une obscurité à peine atténuée par la clarté des astres, se creusait sous un pinacle ajouré et guilloché comme une pièce d'orfèvrerie, un porche élevé de trois marches au-dessus du pavé. Là se tenait, accotée dans l'angle, une forme humaine, drapée de la tête aux pieds dans une mante noire, et qui, au léger bruit des pas furtifs de Compey, se détacha de la muraille, et vint droit à lui :

« C'est vous, Pulchérie ? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur. »

Il suivit la femme, qui le précédait avec cette démarche balancée des orientales, gravit les degrés et pénétra dans le palais par une petite porte grillagée de fer qui s'ouvrit sous la poussée de sa main.

Il se vit dans une chambre spacieuse, meublée d'un grand lit carré sommé d'un baldaquin à huit panaches de plumes peintes orné de torsades et de crépines d'or, d'un cabinet en bois de cèdre incrusté d'ébène, et d'un coffre d'ébène à filets d'ivoire.

Mais cette chambre était vide. Il tressaillait déjà d'impatience, lorsqu'une courtine de drap pers fut, en face de lui, écartée par un bras nu, et Anne de Chypre parut, dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté.

Aucune parure ne rehaussait la splendeur majestueuse de cette beauté si célèbre. Une blouse très ample, de soie de Smyrne à gros grains, d'un blanc mat, flottait en mille plis sur le corps admirable, serrée à la taille par une cordelière à houppes. Et dans la masse opulente des cheveux relevés sur le front un bouton de rose et un bleu, fixés par une épingle de pierreries, unissaient leur pourpre et leur azur.

« Ah ! s'écria-t-elle en tendant ses deux mains, que Jean de Compey à genoux couvrit de baisers éperdus, ah ! vous voilà mon beau chevalier, maître sur maître et maître sur tous !.. Êtes-vous content ?

— Madame, demandez aux anges qui font un nimbe de leurs ailes à la Vierge Marie s'ils sont contents de contempler durant l'éternité leur Reine !... Mon éternité à moi, c'est l'heure si courte que je passe à vos pieds. »

La duchesse prit place dans un fauteuil à dossier, près d'un trépid qui supportait, en un vase de cuivre, une grosse gerbe de fleurs. Compey s'agenouilla sur des carreaux de velours.

« Pulchérie vous a longtemps attendu à la poterne, dit-elle, avec une moue de feint courroux. Pourquoi venir si tard, Jean ?

— Ne fallait-il pas festoyer mon adversaire et mes hôtes, selon l'usage ? Un loyal ennemi qu'Antoine de Vaudray ! De nobles gentilshommes que ces preux de Bourgogne ! Que veut dire votre Altesse ?...

— Le méchant, avec son excès de respect ! s'écria d'un ton de câlinerie Anne de Chypre en appuyant sur les lèvres de Compey sa main effilée, blanche comme la cire. J'entends que vous aviez autrefois bon nombre d'amis qui sont devenus vos pires ennemis, colportant sur vous mainte calomnie, envieux de vos grandes renommée et richesses, et surtout vitupérant l'amour que vous me portez.

— C'est qu'ils ignorent combien respectueux et pur est cet amour, ma souveraine, et que je ne suis pas si hardi que de convoiter la femme d'autrui, ni si déloyal que d'oublier la foi jurée à une autre.

— Le monde veut ignorer de tels sentiments et me croit coupable, bon chevalier. Mais le suis-je, puisque je me cache pour vous recevoir nuitamment en mon réduit ? Certes, nous n'avons à nous reprocher que ce mystère, qui va cesser, par ailleurs, car j'ai mis sous mon bonnet que le redouté duc Louis, mon seigneur et votre maître, fasse de vous le premier dans l'État après lui : le ministre de ses volontés, c'est-à-dire dire des miennes.

— Oh ! madame, si petit compagnon que moi ne saurait y prétendre ! Monsieur de Savoie n'a-t-il pas le bâtard de Saluces, pour maréchal, Guillaume de Conzié pour chancelier, Viry et Romagnan pour conseillers ? Je ne veux de vous que votre amour, très redoutée dame...

— Et je veux, moi, votre épée, qui manœuvre si dextrement entre vos mains. Quel plus brave défenseur de notre couronne ? Quel plus beau représentant de notre dignité ? Jean, mon cher Jean, nous allons retourner en Savoie. Prenez garde à vous !... car vous êtes menacé.

— De ceci, je fais mon affaire, s'écria le seigneur de Thorens, qui s'arracha à l'étreinte des mains de la duchesse, qui le retenait captif sur les coussins. Il me suffit de savoir par qui.

— Par tous ceux à qui votre gloire porte ombrage et surtout par Varembon.

— François au nez d'argent ? dit Compey, en raillant.

— Oui. J'ai surpris certaines paroles entre Monsieur Louis et le duc Philippe !... Nous partons demain, Jean. Vous serez près de ma litière, quand je dormirai, près de ma haquenée quand je chevaucherai : une fois sur les bords du lac, nous aviserons quant à nos projets.

— Madame, je ne puis moins faire que de vous obéir.

— Jean, vous me conseillerez la justice et m'aidez à faire le bien... Je veux être clément ! vous m'épargnerez le plus léger remords... Soyons amis ! Amis, Compey !... Et rappelez-vous que mes aïeux ont eu pour trône le Sépulcre du Rédempteur. »

Elle alla prendre sur une crédence une chaîne d'or à dix tours, reliés par un fermoir en gros rubis, ciselé avec un art exquis et revint l'attacher autour du cou du gentilhomme :

« Elle me vient, dit-elle gravement, de l'empereur Paléologue ; elle a touché toutes les reliques de Jérusalem. Je l'avais promise à ma fille Charlotte, qu'on veut faire dauphine de France ; je vous la donne !

— C'est un gage ! dit Compey, fièrement. »

Et il baisa la croix de rubis qui scintillait entre ses doigts.

« Oui : le gage de ma faveur présente et à venir. J'ai peur de vous, Jean ! vous êtes plus jeune que moi... »

Pulchérie se glissa tout à coup sous la tapisserie :

« Madame, madame, dit-elle hâtivement, c'est monseigneur le duc... Il descend... Il vient, il me suit... »

Jean n'eût que le temps de s'enfuir, et les pans de la draperie retombaient sur lui, lorsque ceux de la portière intérieure se relevèrent, écartés par le duc Louis qui entra, l'air inquiet, les







sourcils froncés, le regard soupçonneux. Il entendit bruire l'étoffe : « Qu'est-ce ? » demanda-t-il, se dirigeant vers la baie.

Anne l'arrêta au passage et noua ses bras blancs autour de son cou : « Rien, dit-elle d'une voix ferme, rien ! Pulchérie qui souffre de la tête et que j'ai envoyée à son lit ! »

*D'une partie de chasse que le seigneur de Thorens noua en ses forêts du Salève, et ses marais du bord de l'Arve.*

A quelques jour de là, au milieu d'une radieuse journée, toute la cour de M. de Savoie campait dans la plaine sur les bords de l'Arve, au-dessous du joli village de Mornex, juché sur un des bastions d'avancée du mont Salève, et du gracieux manoir d'Etrambières qui appartenait à Jean de Compey.

Parmi les belles chasses brillaient, montées sur de pacifiques haquenées, carapçonnées de velours mordoré, la duchesse Anne, sa belle fille Yolande de France, la petite princesse Annabelle d'Ecosse, sœur du roi Jacques et fiancée au second fils de Savoie. De nombreuses dames et demoiselles, parées somptueusement les entouraient.

Parmi les cavaliers, outre M. de Compey, en justaucorps de satin violet chargé d'une épaisse broderie, on comptait les deux Menthon, les Lornay, Luyrieux, Chalant, Montbel, tous ceux enfin qui conspiraient contre le favori.

Pourtant il y manquait M. de Varembois, François au nez d'argent, retenu par la fièvre, avait-on dit, en son manoir au delà du Rhône.

On avait chassé toute la matinée, et l'on se reposait maintenant sous les grands arbres, aux frondaisons jaunies déjà par l'automne, sous les énormes châtaigniers, les hêtres au feuillage couleur de rouille, les noyers noirs. Un rocher ouaté de fraîche mousse et de fleurettes, adossé à un talus tapissé de lierre, de pervenches roses, de touffes de nerprun, servait d'estrade à la table ducale dressée sur des rétaux, et où vinrent s'installer les princes et les princesses. Seul, parmi les veneurs, Jean de Compey fut appelé auprès d'elle, d'un signe, par Anne de Chypre.

Il y eut un murmure lorsqu'on le vit, plein d'orgueil, jouir de cette haute faveur, et regarder avec une joie dédaigneuse la foule de ses rivaux, groupés sur le gazon à quelque distance.

« Par ma foi ! s'écria Jean de Seyssel, maréchal de Savoie, si le duc Louis ne voit pas, c'est qu'il lui convient d'être aveugle ! »

— Il a beau dater de l'an mil, s'écria Nicod de Menthon, je suis de plus vieille race que lui ! Nous étions barons avant que Jésus-Christ fût né !

— Il est temps, ajouta Montbel, d'éteindre cet astre.

— Aussi profitez-vous de l'occasion, dit Chalant. Je vais dépêcher un message à François au nez d'argent, pour qu'il tienne son pont-levis baissé et sa herse levée, au cas où il serait besoin de prendre asile en sa demeure... »

Il appela aussitôt un de ses pages, lui ordonna de monter à

cheval et de se hâter sur la route de Chancy, après avoir mis son pourpoint à l'envers, afin qu'on ne reconnût pas sa livrée.

Les berges de la rivière formaient un admirable tableau.

Là, se mouvaient, contemplés avec une admiration étonnée par les paysans accourus d'une lieue à la ronde, des personnages aux costumes bariolés qui donnaient au spectacle toute sa valeur par leur joyeuse animation, par leurs chants et leurs rires.

Les fauconniers, près du perchoir des oiseaux de vol, encauchonnés d'écarlates et colletés de grelots, les chiens couplés et attachés aux barres sous la surveillance de leurs valets qui puisaient à même le vin blanc dans une vaste cuve ; les pages,

aux somptueuses livrées multicolores, bonnet à panache sur l'oreille, et dansant la farandole autour des châtaigniers ; les écuyers, devisant de leurs prouesses, autour de nappes en peau de daim où s'amoncelaient pâtés mirifiques, fromages à la fine croûte, et grosses miches de savoureux pain de seigle.

Puis, à l'écart, les dames aux longues jupes d'estame ou de serge brodées de blasons en losange, aux surcots galonnés, aux gigantesques hennins enveloppés de voiles, et les gentilshommes presque tous habillés de vert, avec des boutons et des aiguillettes d'argent, le chaperon de soie empanaché de plumes d'aigle et d'aigrettes de hérons.

« Vous avez là, grand bailli, une fort belle seigneurie, dit à Compey le duc Louis.

— Je la dois, mon Sire, à la munificence des princes, vos aïeux, et comme tout ce que je possède, elle est à vous pour peu qu'il vous plaira.

— Hé ! grand bailli, dit le duc, de son air narquois, si elle m'appartenait je ne pourrai vous y recevoir comme vous m'y recevez. Je suis moins riche que vous ! »

Compey jeta un regard à la duchesse : une telle parole n'était pas prononcée sans intention.

« Votre Altesse est plus riche que tous ceux qui sont ici, répartit Compey : tout ce qu'elle a donné, elle peut le reprendre.

— On me l'a plusieurs fois conseillé, reprit le duc en riant. Mais je suis débonnaire. Je conçois que l'on vous jalouse, grand bailli, et aussi qu'on vous envie. Ne proposez pas à d'autres le cadeau que vous me proposiez tout à l'heure : on vous prendrait au mot.

— Je n'aurai garde, redouté sire. Ce qui est à moi est à vous, mais à personne autre. Et qui voudrait m'en faire tort serait téméraire. J'ai une bonne épée pour soutenir mon droit.

— Vous l'avez assez prouvé au pas d'armes de l'arbre Charlemagne », dit courtoisement Louis, qui tendit son gobelet à Compey pour qu'il le lui remplît.

Il but, après avoir salué les dames et se leva pour embrasser la petite Annabelle Stuart, fiancée de son fils. Il laissait ainsi à l'écart, peut-être à dessein, la duchesse Anne et son favori :

« Avez-vous compris, Jean ? interrogea-t-elle d'une voix rapide et très basse.

— Quelque méchante langue aura chanté poudilles à Monseigneur.





— Ne riez pas. Jean ! vous êtes menacé. Prenez garde !  
 — Compey n'a jamais eu peur !  
 — Fuyez. Retirez-vous en un de vos châteaux, à Aigle, au bout du lac.  
 — Compey n'a jamais fui.  
 — Jean, ils vous tueront.  
 — Eux ? dit Compey d'un air de défi, et montrant d'un geste, par-dessus l'épaule, avec une suprême arrogance, ses rivaux assemblés sur la pelouse et qui le regardaient, le visage enflammé de colère : Eux ! ils n'oseraient !... »

Les trompettes sonnaient le boute-selle et les fourriers se hâtaient de rentrer dans les coffres, qu'ils chargeaient sur des mules de bât, la vaisselle et les linges, abandonnant au peuple d'alentour les reliefs du festin.

Le duc avait donné le signal du départ, la chasse recommençait, mais cette fois dans les broussailles au pied du Salève, car on devait, le soir, coucher les princes à Mornex, les gens de la suite à Etrambières. Aussitôt, chasseurs et chasseresses sautèrent en selle, on détacha les chiens, les fauconniers enlevèrent le perchoir, et les dames se lancèrent en avant, l'émouchet ou l'épervier sur le poing ganté de daim.

Compey menait la chasse en veneur d'expérience, battait la campagne, partait à fond de train, revenait, suivi comme d'une ombre par son écuyer La Bigorne.

Mais celui-ci, un peu avant le coucher du soleil, avait disparu, juste au moment où les trompes sonnaient le ralliement.

Compey, seul, gagna un petit chemin qui abrégait la montée à Mornex. Il voulait, du reste, laisser son cheval, presque fourbu chez un de ses vassaux, nommé Prévin, qui exerçait le triple métier de pêcheur, de braconnier et de bûcheron. Cet homme ingénieux habitait une pauvre chaumière, abritée sous un gros pommier, tout au bord de la rivière.

Comme il arrivait devant la porte, tirant son cheval par la bride, Compey se vit en présence de Guillaume de Luyrieux, Jacques de Chalant et Montbel, qui le saluèrent :

« Bonsoir, messieurs, dit le favori, mon vassal vous a-t-il donné à boire ? »

— Oui : son vin est frais, s'il n'a pas goût d'ambroisie. Ne viens-tu pas avec nous à Mornex, Compey ? Leurs Altesses s'y acheminent.

— Je les rejoindrai sous peu. Cinq de mes écuyers me suivent », reprit le grand bailli, qui pénétra, cette fois, leur perfide dessein.

Ils se regardèrent avec embarras.

« Eh bien ! dit Chalant, nous te précédon. A tantôt !... »

Ils s'éloignèrent en toute hâte, après ce colloque si court. Et Compey, tout pensif s'engagea sous bois dans le petit sentier connu de lui seul.

Le cortège ducal venait de mettre pied à terre devant le château de Mornex. Les serviteurs, alignés sur les deux côtés du ponceau élevaient à bout de bras de grosses torches de résine, car la nuit tombait et les premières étoiles piquaient d'étincelles l'azur pâle du ciel.

Après la cour défilèrent les veneurs, qui rapportaient trois daims, une centaine d'oiseaux, hérons, canards et oies sauvages, des lièvres et même un louveteau forcé dans une caverne. On allait procéder à la curée du gibier à poil, au partage du gibier à plumes, lorsque Jean de Compey, la mine soucieuse, parut sous la voûte du porche.

A sa vue, Anne de Chypre, qui dissimulait avec peine une inquiétude mortelle, poussa un cri de joie, et descendit une marche du perron sur le palier duquel elle se tenait avec la famille ducal, comme pour courir au devant de lui.

Mais à ce mouvement, une expression courroucée rembrunit le visage de son époux, et le duc, la saisissant par le bras, lui dit à demi-voix, assez haut néanmoins pour être entendu de quelques seigneurs : « Y songez-vous, madame ! Cet homme vous a donc ensorcelée ? »

Compey se dirigeait vers le perron. Les conjurés, enhardis par la colère du prince, par son geste brutal et sa voix irritée, se persuadèrent qu'il autorisait le châtimement de l'audacieux gentilhomme. Aussitôt ils se portèrent en avant, et lui barrèrent le passage. Haletante, la duchesse regardait. Yolande de France emmenait dans une salle Annabelle d'Ecosse.

« Qu'est-ce à dire, messieurs ? » demanda Compey, la voix sonore et le ton hautain.

Il s'arrêta au milieu du préau, et mit la main sur sa dague, n'ayant pas d'autre arme, car il venait de déposer son épieu et son couteau de chasse dans la logette du portier.

Le vieux Pierre de Menthon s'avança, et montrant ses compagnons, groupés derrière lui : « Monsieur, répondit-il, c'est à dire que votre domination nous pèse, que votre insolence excède la patience de notre seigneur le duc. »

Compey regarda bien en face le noble Menthon, mais un sourire d'amertume crispa ses lèvres :

« Si je suis coupable, mon cousin Menthon, dit-il en affectant beaucoup de calme, que l'on me donne des juges. »

— Vous êtes jugé par vos pairs, il n'est pas de tribunal auquel vous puissiez en appeler, répliqua Pierre de Menthon.

— Alors ! Les barons de Savoie quittent l'armure du chevalier pour la robe noire du juge, et sous la robe ils ont sans doute le maillot rouge du bourreau ?

— Trêve d'injures, monsieur de Compey. Vous croyez en Dieu, préparez-vous à la mort.

— Et c'est chez moi que vous allez me tuer ? sous mon toit, après avoir mangé mon pain ! »

Il fondit sur l'un de ses écuyers, lui arracha l'épée qu'il avait au fourreau, la brandit, traçant dans l'air un décuple éclair d'acier.

Anne de Chypre, éplorée, criait : « Messieurs ! messieurs, recevez-le à merci... Je l'ordonne !... je vous en prie !... »

Le duc Louis la soutint sous le bras, comme elle défaillait et tombait à genoux.

« Anne, pensez à nos enfants, lui dit-il rudement. C'est pour leur honneur que nous assistons à cette tuerie ! »

Attaqué de tous côtés par les gentilshommes savoyards, Compey se défendait vaillamment. Des cris s'élevaient de toutes parts, les lames brillaient à la lueur des torches, la cloche d'alarme retentissait portant au loin l'effroi, les gens accouraient avec leurs faux et leurs fléaux à battre le blé ; ce n'était, dans le manoir, que désordre et confusion.

Mais le drame fut aussi court que terrible. Frappé au visage, atteint au flanc, aux bras, à la poitrine, Compey s'affaissa, inanimé, au bas du perron, dans une mare de sang.

On le crut mort. Ses adversaires coururent au porche, enfourchèrent leurs chevaux que leurs écuyers tenaient préparés dès qu'ils avaient entendu les premières rumeurs de l'altercation, et toute la troupe, jouant de l'éperon, dévala par la route accidentée jusqu'au bas de la côte, où elle prit le chemin de Chancy et disparut dans un nuage de poussière, au grand galop.

On relevait

Jean de Compey, évanoui, ensan-





glanté, et tous les courtisans regardaient ce triste spectacle avec une curiosité mêlée de terreur.

« Est-il mort ? demanda Louis, avec une indifférence qui prouvait sa complicité.

— Non, répondit une voix. Mais il n'en vaut guère mieux. J'ai compté seize blessures. »

Les sanglots de la duchesse redoublaient : il y eut, dans les ténèbres, quelques rires étouffés.

Le duc devint pâle, se redressa :

« Madame, dit-il très haut, vous avez raison de pleurer, car nous perdons en M. de Compey un loyal serviteur. »

Elle se laissa conduire jusqu'à la salle des gardes, où il la confia aux soins de ses femmes et des dames de la cour. Puis il revint au préau : Compey gisait sur une litière, enveloppé de linges, que le sang étoilait de larges éclaboussures. Il avait les yeux fermés. Ses serviteurs, en armes, l'entouraient.

« Que se passe-t-il ? demanda le duc. »

Le blessé releva les paupières, tourna les yeux vers lui, et, d'une voix faible, mais avec un accent d'implacable rancune, il murmura : « Je veux qu'on me porte à Genève... Là, il y a de mires et physiciens savants en l'art de guérir... J'emmène mes gens, et vous laissez la maison, à vous et aux vôtres... On me rendra justice, dussé-je recourir à Charles VII de France ! »

Une heure après ces événements, Louis se rendit à la chambre où Madame de Savoie s'était enfermée, avec sa chambrière cypriote, Pulchérie.

Lorsque son mari entra chez elle, sombre, irrité, d'un pas vacillant, elle se leva de son fauteuil, non point tremblante et craintive, mais dans une attitude altière qui laissait prévoir une lutte déjà réglée.

« Monsieur, monsieur !... » s'écria-t-elle.

Il l'interrompit du geste, et d'un ton amer, parlant si vite que les paroles se précipitaient, entrecoupées, sans suite, il s'écria :

« Ainsi, madame, la guerre est déclarée entre vous et moi, à la face de tous ? Et j'eusse dû, selon vous, supporter plus longtemps d'être bravé à mon foyer, et jusque sur mon trône ? Je devrais baisser le front, obéir à vos caprices ! J'entends m'en expliquer avec vous. De ceux que j'aimais il ne reste personne autour de moi, à cause de ceux que vous aimez, vous ! Les uns

ont fui, vous avez chassé les autres. Je suis seul. Votre Compey !... l'homme aux paroles dorées, aux caresses perfides, dur aux faibles, enrichi de mes dépouilles, prodigue, dissipateur... J'en suis enfin débarrassé de celui-là !

— Monsieur, dit Anne courageusement et comme si elle n'avait rien entendu de ces reproches amers, monsieur, un seul mot : est-il mort ?

— Non. Ses gens le portent à Genève : il a peur de rester au milieu de nous. Vous l'aimez ?

— Ah ! monsieur, vous n'allez pas jusqu'à soupçonner celle qui a mis la couronne royale sur votre front !

— C'est la dernière querelle que j'aurai avec vous, madame.

— Grand Dieu ! dit-elle, en reculant, et très pâle, voulez-vous aussi m'assassiner ?

— Anne !... Je veux seulement que vous me disiez si vous aimez cet homme.

— Eh bien ! oui... Mais je prends Dieu à témoin que c'est d'un amour sans honte. Je ne vous ai point trahi...

— Vous m'avez seulement enlevé la part de tendresse qui m'appartient pour l'accorder à cet indigne favori, ambitieux de gouverner sous votre nom. »

Ces redoutables paroles retentirent dans un morne silence.

« Qu'exigez-vous ? demanda la duchesse soumise.

— Vous ne reverrez pas Compey ?

— Jamais plus.

— A cette condition, je châtierai ses meurtriers, car enfin ils ont agi sans mes ordres, et vous ont offensée, dit Louis, avec un sourire cauteux.

— Ah ! fit Anne étonnée. Vous êtes un politique, poursuivait-elle en lui tendant sa main qu'il baisa tendrement. Vous savez-vous combien nous nous sommes aimés !

— Anne, je vous ai toujours crue innocente du mal qui se faisait autour de vous.

— Cher Louis, vous m'avez épouvantée !... J'ai craint la mort de ce pauvre homme ! Vous le vengerez ?... Effaçons le passé qui nous attriste. Il nous reste bien des jours heureux à passer ensemble !

— Dieu vous entende, ma mie !

— J'ai souffert beaucoup : cela aigrit le caractère. Écoutez, Louis : la clémence est le grand attribut des rois... Ne pourriez-vous pardonner ? »

Il comprit, et volontairement voulu se méprendre :

« Non, dit-il, Seyssel, Luyrieux, les Menihon, Montbel, tous ces conspirateurs mis en branle par François au nez d'argent, qui, prudemment, ne s'est pas montré, seront punis : je l'ai résolu. »

Et se penchant vers sa femme qui, à son tour, comprenait sa

ruse, il la baisa au front, la reconduisit à sa cathédre sculptée et fit signe à Pulchérie de lui ouvrir la porte, en ajoutant de ce ton railleur qui seyait assez à son encolure de bourgeois madré : « La bonne soirée je vous souhaite, mamie ! nous dormirons pour sûr d'un sommeil moins agité que ce pauvre Compey. »

Sitôt que la portière fut retombée sur lui, Anne eut un cri de douleur : « Jean !... oh ! Jean !... »

Et toute frémissante, en larmes, elle vint se jeter à genoux devant le crucifix d'ivoire appendu à la muraille, sur une nappe de velours cramoisi.

CHARLES BUET.

(Illustrations de A. Paul-Laurens.)







Il y avait une fois une famille seigneuriale qui habitait un château somptueux dans une des plus belles provinces de la France. Bien qu'elle portât le nom très simple de Riquet, elle n'en était pas moins apparentée aux plus illustres familles de l'Europe.

Un jour, Madame Riquet mit au monde un fils d'une laideur inimaginable; on ne tarda pas à constater qu'il serait bancal, aurait le dos affligé d'une bosse et loucherait d'horrible sorte; en un mot, c'était un monstre. Madame Riquet mère se mit à pousser les hauts cris, à déclarer qu'elle était la plus malheureuse des femmes et à verser toutes les larmes de son corps; tant et si bien que les fées s'émurent et déléguèrent vers la mère explorée la doyenne de la corporation.

« En effet, madame, dit la fée après avoir examiné l'avorton, vous avez sujet de vous plaindre; le fils dont le ciel vous a gratifiée n'est point pour vous faire honneur; nous allons essayer de réparer dans la mesure du possible les bévues de dame Nature. Je n'ai pas le pouvoir de le faire marcher droit ni d'aplanir son dos, ni de régulariser sa vision; mais je puis lui faire un cadeau appréciable qui compensera ces diverses imperfections. Le jeune Riquet sera l'homme le plus spirituel de son temps et en outre il pourra rendre aussi spirituelle que lui la personne qu'il aimera d'amour. »

Madame Riquet mère remercia la doyenne des fées de toute son âme en exprimant le regret qu'il ne lui fût pas possible d'embellir quelque peu le physique de son héritier.

« Ne vous plaignez pas, conclut la fée; ou je me trompe fort ou votre fils tout bancal, gibbeux et strabique qu'il est n'en sera pas moins l'un des mortels les plus favorisés de l'époque. »

Et elle s'en fut retrouver les fées, ses cadettes.

Le petit Riquet grandit. Peu à peu il devint si laid que lorsqu'il passait dans les rues les gens se le montraient du doigt. Son nez avait grossi; sa bosse était devenue volumineuse; sa démarche rappelait aux gamins que cinq et trois font huit; l'un de ses yeux regardait Rueil cependant que l'autre inspectait Poissy. Mais tout cela n'empêchait pas qu'il fût toujours le premier en composition.

Cependant sur son crâne bizarrement conformé, ses cheveux avaient poussé de si extraordinaire sorte qu'ils paraissaient ne composer qu'une seule touffe puissante; aussi lui donna-t-on le surnom de *Riquet à la Houppe*.

Est-il besoin d'ajouter que tous les prix à la fin de l'année furent pour

lui, qu'il triompha au concours général et passa son baccalauréat avec mention *très bien*, ce qui fit doublement plaisir à ses parents, car on leur remboursa les frais d'examen.

Riquet se mit à travailler le droit et conquist successivement les grades de bachelier, de licencié et de docteur avec toutes boules blanches. Il était tellement habitué au succès que la seule vue d'une boule rouge le faisait tomber en syncope; cette particularité explique qu'il ait toujours eu quelque répugnance à jouer au billard.

Il entra dans le journalisme et en moins d'un an s'y fit une réputation. Il tournait si spirituellement la chronique que le jour de son article, le tirage du journal haussait de façon sensible. Les premiers organes de la Capitale lui firent de séduisantes offres et se le disputèrent à coups de billets de mille.

Aussi en quelques années, Riquet à la Houppe, considéré comme le premier chroniqueur de son temps, gagna-t-il une grosse fortune et put se faire construire un hôtel dans l'avenue des Champs-Élysées, entre cour et jardin.

Mais ni l'esprit, ni le talent ne font le bonheur. Sans l'amour la vie d'un homme de lettres à succès est chose peu enviable et Riquet à la Houppe connut des heures amères. Tout le monde l'encensait, le choyait, l'adulait; il avait son couvert mis chaque soir dans dix maisons plus huppées les unes que les autres; il était l'hôte des soirées les plus select et le noble faubourg lui avait entrebaillé ses portes... et, malgré cela, il n'était pas heureux.

Un jour qu'il s'ennuyait terriblement dans un bal ultra-chic et que pour la sixième fois il se dirigeait vers le buffet afin de tromper son spleen, il aperçut une jeune fille miraculeusement belle qui le considérait avec attention.

« Hélas! pensa-t-il avec mélancolie, voilà celle que j'aimerais à aimer; elle a des yeux bleu de mer, des cheveux de soleil et une admirable expression de douceur. La prudence, ami Riquet, te conseille de filer sur-le-champ. Tu vas devenir amoureux fou, fou surtout, de cette jeune personne. Si tu n'as pas disparu avant deux minutes, c'en est fait de toi! que d'angoisses! que de désespoirs inutiles tu te prépares! Car tu n'es pas assez sot pour t'imaginer quelle puisse réciproquement s'éprendre de tes perfections. Veux-tu connaître ses pensées actuelles? Les voici: « Qu'est-ce que ce vilain petit bossu a donc à me dévisager de la sorte? S'imaginer-t-il que je suis faite pour ses vilains yeux? » Conclut toi-même, ami Riquet! »

Et mélancoliquement il s'en fut au buffet déguster un champagne-cocktail, car cette maison très dans le mouvement avait adopté la mode des *American drinks*.

Le hasard voulut que dans la soirée Riquet à la Houppe fut présenté à la jeune fille miraculeusement belle. Elle s'appelait miss Lilian.

« Monsieur, dit-elle à Riquet, je suis ravie de faire votre connaissance; j'ai beaucoup entendu parler de vous. »

« C'est une niaise, » pensa Riquet.

« J'ai lu de vos articles, continua-t-elle; ils sont très bien! »

« C'est une sottise, pensa Riquet. Mais je l'aime! »

« Vous êtes très spirituel,





poursuivit miss Lilian. Hélas ! Je n'en puis rien savoir. Je ne comprends rien et mes camarades de pension prétendent que je suis une dinde. »

Ce disant, elle avait dans ses yeux bleu de mer des larmes aussi lumineuses que des diamants et de qualité non moins précieuses.

« Ses camarades de pension n'ont pas tort, pensa Riquet dont la houppe tremblait légèrement ; mais ce sont de méchantes personnes et je les déteste. »

Ils causèrent. Miss Lilian souriait tristement.

« Vous devez dire des choses exquis, murmura-t-elle, quel dommage que je ne les puisse goûter. »

« Eh ! Eh ! cela n'est déjà pas si bête, » pensa Riquet.

Et il se souvint du cadeau princier que lui avait fait la doyenne des fées : « Je puis, si je veux, faire de cette admirable créature dont l'intelligence actuelle ne passe guère celle d'une oie, la plus exquise, la plus avisée, la plus fine, la plus rouée

des femmes de l'ancien continent et même du Nouveau-Monde, il suffit que je l'aime — et je l'aime. »

Et se tournant vers miss Lilian il lui dit :

« Mademoiselle, vous êtes si miraculeusement belle, que vous me voyez tout interdit et tout déconcerté devant vous. Les mots que je devrais manier avec facilité me refusent leur service ; j'anône, je balbutie ; je ne trouve rien à vous dire des mille choses que je serais heureux de vous dire. Je vais donc droit au but, sans habileté : « Je vous aime. Voulez-vous être ma femme ? »

Miss Lilian fit un mouvement comme pour protester.

« Laissez-moi achever ; je sais, je suis très laid et les femmes sont disposées à rire de moi plutôt qu'à m'aimer. Pourtant puisque vous souffrez d'être moins bien douée sous le rapport de l'intelligence que sous celui de la beauté, je puis vous délivrer de cette souffrance. J'ai le pouvoir de rendre infiniment spirituelle la personne que j'aimerai plus que tout et ce sera vous, si vous n'êtes point rebutée à l'idée de devenir ma femme. »

Elle lui tendit la main, loyalement, à l'américaine.

« J'accepte, dit-elle. »

Et aussitôt elle fut éblouissante d'esprit. Une heure après elle avait une cour autour d'elle ; les danseurs qui l'avaient abandonnée en déclarant qu'une pareille bécasse était décidément odieuse faisaient les empressés, trop heureux qu'elle daignât oublier. On s'émerveillait ; nul ne pouvait s'expliquer la

soudaineté de ce changement ; et d'ailleurs vous eussiez perdu votre temps à leur faire comprendre ce miracle imprévu ; c'étaient tous jeunes gens très forts, à qui on ne la fait pas et qui tiennent les contes de fées pour des histoires de bonnes femmes.

Il arriva que miss Lilian fut courtisée par de jeunes hommes à peine moins spirituels que Riquet et beaucoup plus présentables. L'un d'eux qui était diplomate et de grande famille, lui plut de façon particulière ; et quoiqu'elle éprouvât des remords à l'aimer, s'étant engagée envers un autre, elle ne put se défendre de l'aimer passionnément.

Quelques jours plus tard, Riquet la rencontra.

« Quand nous fiançons-nous ? » demanda-t-il, les yeux tout effervescents de joie.

— Bientôt, répondit miss Lilian, mais pas encore. »

Riquet éprouva un gros chagrin et dit :

« Je le sens ; vous ne vous déciderez jamais. Cela vous coûte trop. »

Et il ajouta :

« Si vous aviez pu m'aimer, votre amour m'aurait fait aussi beau que le mien vous a rendue spirituelle. Hélas ! me voilà malheureux jusqu'à la fin de ma vie. »

Miss Lilian le consola du mieux qu'elle put ; en le quittant, elle lui dit avec câlinerie :

« Si je ne tiens pas ma promesse, il ne faut pas que vous me haïssez pour cela, et que vous me retiriez le don d'esprit que vous m'avez fait. Car je ne vous en aimerais pas davantage et vous n'y gagneriez que de me rendre aussi malheureuse que vous. »

Riquet se sentait fondre en larmes ; il se maîtrisa et répondit : « Je veux que vous restiez la plus intelligente des femmes ; vous êtes toujours celle que j'aime et j'aurais honte et douleur à me venger de vous. »

Sur ces paroles tendres miss Lilian autorisa Riquet à lui baiser la main et s'en fut goûter chez une de ses amies où fréquentait le jeune diplomate.

Miss Lilian n'a pas de meilleur ami que l'illustre écrivain Riquet dont la houppe a blanchi. C'est dans ses œuvres choisies qu'elle a fait apprendre à lire aux deux bambins ravissants, Jack et Jacy, qui sont nés de ses diplomatiques amours.

Mais Riquet, qui ne se consolera jamais de n'avoir été que l'ami, écrit depuis ce moment des articles teintés d'amertume et les belles dames dont il orne les soirées élégantes l'accusent en riant de verser dans la maladie du siècle et de devenir un affreux pessimiste.

COOLUS.

(Illustrations de A. Vimar.)











[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1897 by Jean Bussard, Menz, Juyant & Co.

# Ayuntamiento de Madrid

WAGRAM  
(6 Juillet 1809)









LA BATAILLE DE WAGRAM (AQUARELLE INÉDITE DU DÉPÔT DE LA GUERRE)

# Autour de Wagram

DOCUMENTS INÉDITS

**A** DEUX reprises, à deux années d'intervalle, Napoléon, entraîné par ses victoires mêmes à une distance immense de la France et de sa base normale d'opérations, établi en conquérant dans la capitale d'un royaume ennemi, a, non du fait de la supériorité de génie de ses adversaires, mais du fait d'une incertitude de sa fortune et de l'hostilité de la nature, subi des échecs où la plus grande partie de son armée d'invasion s'est trouvée anéantie. C'est Eylau en 1807 ; c'est Essling en 1809. Chaque fois, se cramponnant de ses serres à la proie conquise, décidé, semble-t-il, à s'y laisser exterminer plutôt qu'à l'abandonner, il a, à cinq cents lieues de la France, recréé une armée, appelant ses réserves, faisant rejoindre ses blessés et ses malades, tirant à lui les retardataires, et, après avoir comme repris son souffle, de nouveau il s'est trouvé prêt à subir toute attaque, à la prévenir et à l'écraser. C'est Friedland et c'est Wagram.

Après Eylau encore, il se trouvait en plein pays ami ; il avait à ses ordres, dans la nation qu'il venait non de conquérir mais de délivrer, une noblesse enthousiaste et prête à s'engager sous ses aigles, un peuple habitué de tout temps à la servitude et disposé à subir toutes les exigences ; sur ses derrières, la Prusse, trop récemment écrasée pour qu'on eût à craindre ses révoltes ; l'Allemagne, trop récemment organisée pour qu'on eût à redouter sa défection. De Varsovie à Paris, ses courriers passaient librement et sans escorte : il suffisait de leur brassard et de leur cocarde pour que tout fût à leur disposition et que les magistrats de tous ordres s'empressassent à les servir. Sauf la distance, nul obstacle ; sauf les mauvais chemins, nulle difficulté ; sauf la misère, nul retard.

Après Essling, quelle différence ! D'abord, l'échec a eu dans l'Europe entière un retentissement immense. « Pour la première fois, dit la *London Gazette*, Napoléon a subi une défaite en Allemagne. De ce moment, il est réduit au rang des généraux hardis et heureux qui, comme lui, après une longue série d'actes destructeurs, expérimentent les vicissitudes de la Fortune. Le charme de son invincibilité est détruit. Ce n'est plus l'enfant gâté de la Fortune ; c'est un exemple des jeux de l'aveugle déesse. De nouvelles espérances doivent animer les nations opprimées. Pour l'armée autrichienne, le 21 mai marque une grande et glorieuse époque qui doit lui inspirer, avec la conscience de sa force, la confiance dans son énergie. » En Espagne, en Portugal, partout où pénètrent les nouvelles anglaises, nos ennemis en prennent plus d'assurance. L'Allemagne, agitée par le Tugendbund, est prête à toutes les hostilités secrètes en attendant les tentatives ouvertes de révolte. Le territoire de l'Empire est menacé par des descentes anglaises ; Walcheren est envahi, une place capitule, Anvers est près de tomber aux mains britanniques. En Italie, le Pape s'agite et lance l'excommunication contre l'Empereur et ses adhérents. Les côtes napolitaines sont en péril. L'Autriche s'agite. Vienne, épargnée malgré l'assassinat d'un parlementaire, malgré une résistance qui eût pu valoir le sac à une ville ouverte, est dangereuse pour les troupes, et il faut y prendre des mesures. « La ville de Vienne est mal gouvernée, écrit Napoléon. L'insolence

du peuple vient de la négligence à réprimer les excès auxquels il s'est livré depuis un mois. Ces excès sont d'une nature telle qu'il n'en est aucun qui n'aurait dû être puni par la mort de plusieurs hommes. Si des exemples avaient été faits, la populace serait rentrée chaque jour de plus en plus dans le devoir. La coupable négligence dont on a usé a eu pour effet de rendre ce peuple insolent ; c'est la première fois que je vois mes armes méprisées. On m'a laissé ignorer ces faits, on n'a donné suite à aucun. Tout est encore à organiser dans Vienne et tout est dans la main des bourgeois et de nos ennemis. Les Français y sont vexés et jugés par les vaincus. Il faut que cet ordre de choses change promptement. »

Tout est à craindre : l'insurrection et l'assassinat. Sans doute, de plus qu'en 1807, l'Empereur a des alliés. Il a les Polonais du Grand-Duché et il a les Russes. Mais les Polonais sont bien faibles. C'est à peine si Poniatowski dispose de 14,000 hommes, et quant aux Russes, il est difficile de savoir si, dans une guerre contraire à toutes leurs traditions, où ils se trouvent de fait combattre pour la même cause que leurs anciens sujets, où l'enjeu de la partie semble être le rétablissement de la Pologne dans ses anciennes limites, ils sont fort ardents à chercher l'ennemi commun. En certains cas, il semble qu'il y ait entente entre eux et les Autrichiens contre les Polonais, par suite contre l'Empereur, dont les Polonais sont les alliés, et contre la France même. Il y a infiniment plus d'intimité, de cordialité, d'échange d'impressions entre ces ennemis apparents qu'entre ces alliés officiels, et c'est ce que met en lumière cette note inédite du général Fabvier dont on appréciera toute la valeur, surtout si l'on veut la comparer au récit que M. Albert Vandal a donné de cet incident dans son beau livre *Napoléon et Alexandre I<sup>er</sup>*.

« En 1809, dit Fabvier, je revins de Perse en traversant la Russie. Je trouvai, près de la frontière de Pologne, plusieurs corps russes, et à Brese, le général Essen. La passion contre Napoléon s'exprimait vivement et ce général chercha à me retenir en me peignant les désastres que l'armée française avait éprouvés en Bavière, Napoléon lui-même blessé et sous peu anéanti, etc. Je ne fis qu'en rire, et arrivai à Varsovie. M. de Serra y était alors ministre de France.

« Lui et le général Kaminiesky, gouverneur de cette ville, me firent comprendre que, sur la route que je devais suivre pour me rendre à l'armée, j'éprouverais de grands obstacles, la Prusse, la Saxe, la Thuringe étant alors dans une fermentation dont on ne pouvait calculer la marche. N'ayant, à cette époque, aucun devoir que celui de toute la vie : servir la Patrie, n'étant d'aucune importance à l'armée de l'Empereur, l'insurrection des Polonais m'ayant de plus touché jusqu'au fond de l'âme, je résolus d'aller joindre nos dignes auxiliaires.

« MM. de Serra et Kaminiesky me donnèrent des lettres pour le prince Poniatowski. Je partis en poste et arrivai au delà de Kowski le lendemain au soir. J'aperçus des feux sur une hauteur qui m'indiquaient un engagement. Je m'y rendis et restai avec un bataillon de volontaires galiciens de la division



Dombrowsky, jusqu'après ce combat, qui eut lieu en avant de Cracovie. Une convention fut faite entre le prince Poniatowski et l'archiduc Ferdinand, par laquelle les Autrichiens devaient évacuer cette ville et les Polonais en prendre possession le lendemain à sept heures du matin.

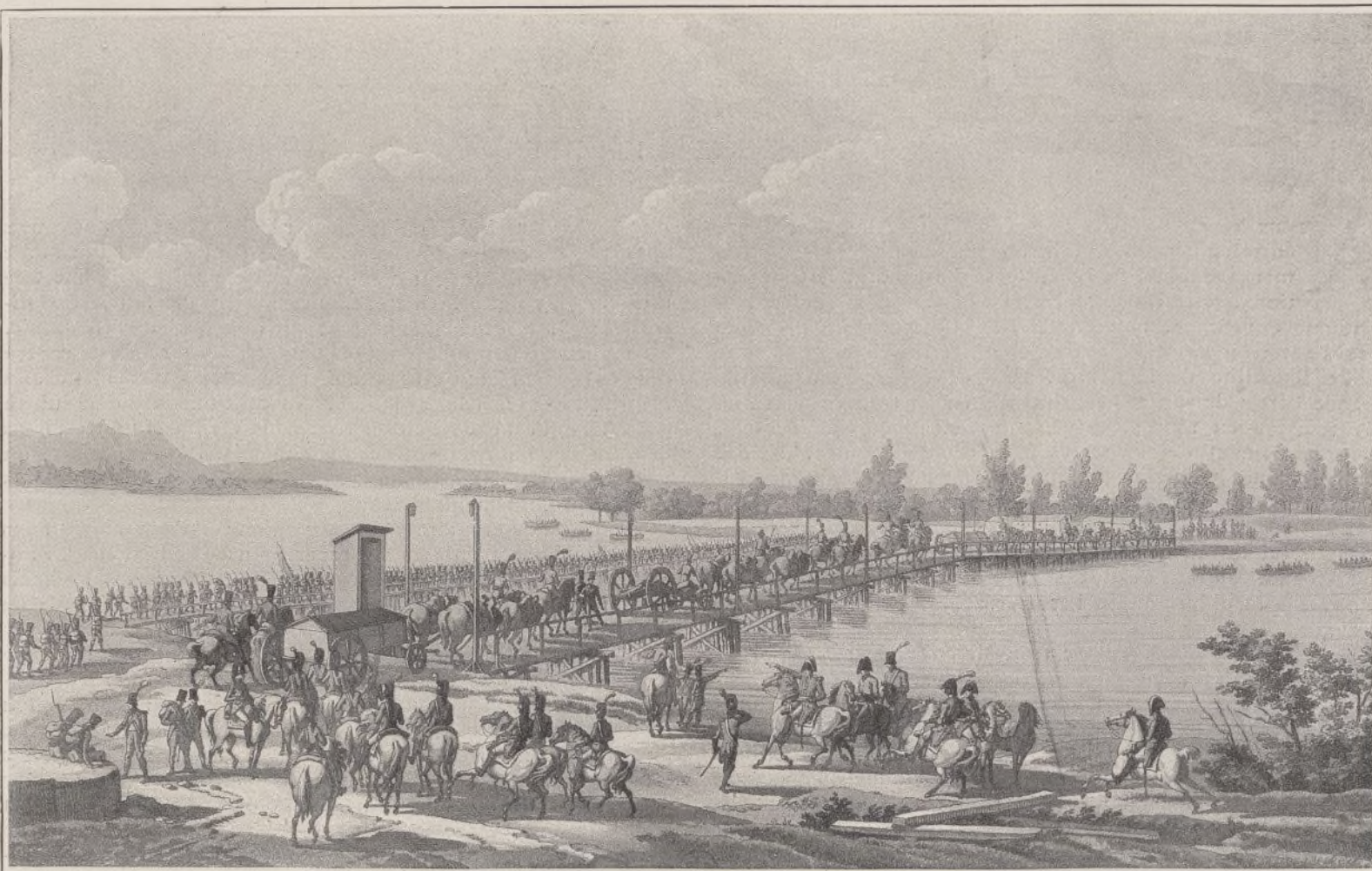
« Notre division prit position à une lieue de la ville, sur la route même de Varsovie, et le quartier général du Prince à une demi-lieue à droite, dans un petit château. Le soir, j'allai chez le Prince pour lui remettre les lettres, auxquelles je n'avais pas attaché grand intérêt. Je fus très bien reçu, galamment, à la polonaise.

« Comme je ne voulais rien recevoir, chevaux, logements, etc., et que je n'avais aucun bagage, le Prince me conseilla de les devancer et d'aller dans quelque auberge faire ma toilette. On resta à causer, fumer, etc. jusqu'à une heure du matin. Tout était dans la joie. Je retournai à mon bataillon et, de là, je m'acheminai seul, à pied, sur Cracovie. La route, en approchant de cette ville, est large, belle et élevée au-dessus de marais cultivés en jardins. On voit quelques maisons à droite, bordant un chemin qui fait le tour de la ville, mais la grande route tourne brusquement à gauche, parallèlement à la place, arrive au pont et à la porte après quelques centaines de toises.

Dans le rentrant de cet angle droit est une très grande auberge qui se trouvait assez en désordre, les portes ouvertes ou cassées, la paille répandue dans les cours et sur la route.

« J'arrivai à cette auberge au petit point du jour et fus fort surpris en voyant plusieurs lances de Cosaques appuyées contre le mur, quelques-uns de leurs chevaux, et enfin cinq à six d'entre eux couchés sur la paille. Pendant que j'examinais et réfléchissais à cette apparition si extraordinaire, un bruit de chevaux au trot me fit tourner la tête et je vis paraître, au-dessous de la route, un peloton de hussards du régiment de Rudiger, russe. Un jeune officier, qui le commandait, le porta à cinquante pas en avant, d'où il envoya un petit poste et des vedettes. Il me parut clair que Cracovie allait faire le second volume de Cattaro [livrée aux Russes le 5 mars 1806 par les Autrichiens, qui s'étaient engagés, par le traité de Presbourg, à la remettre à la France].

« Pour m'en assurer, je m'approchai du jeune officier et je lui demandai en allemand, ce que c'était; lui, dans sa joie, n'hésita pas à me dire que les Autrichiens avaient évacué après avoir prévenu le général Souwaroff (fils) commandant l'avant-garde russe qui était à Viliska; qu'aussitôt on avait envoyé un régiment en toute hâte; que six mille hommes d'infanterie partis de



DEUXIÈME PONT SUR LE DANUBE ET ENTRÉE DE LA LOB'AU, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.

Viliska seraient dans deux heures en ville, et que les Polonais seraient bien attrapés.

« Pendant ce temps, arrivait un escadron qui se formait sur la route; l'officier retourna près de son chef; et moi, descendant dans les jardins, je regagnai à la hâte nos avant-postes, d'où je courus annoncer au Prince ce qui se préparait. Les Polonais, enflammés de colère, courent aux armes. La division Dombrowsky se forme en masse, tambours, musique en arrière, et on arrive à la course sur les hussards. Sans écouter leurs protestations, on les culbute et certes, sans la modération des chefs polonais, il n'en serait pas resté un vivant.

« Cependant la population de Cracovie, du haut des remparts, voyait arriver l'armée polonaise : un torrent de femmes, d'enfants, de vieillards, de prêtres, de citoyens, sort de la ville, renverse les hussards, se confond avec l'armée et rentre avec elle dans la ville avec des transports que rien ne peut rendre... »

Tel est le récit d'un témoin oculaire, d'un acteur dont le rôle eût mérité de n'être point omis par les historiens polonais et français, car son nom est devenu assez célèbre pour que l'on compte avec lui.

Comme il le dit « cet événement prouvait que malgré tout, traités, alliances, serments, il existait entre les vieilles monarchies, sinon une coalition formelle, au moins une entente virtuelle permanente contre la France ».

Quelle confiance en ces conditions Napoléon pouvait-il avoir en ses alliés, ceux du moins qui n'étaient point directe-

ment sous ses ordres et dans sa main, qui n'étaient point encadrés dans la grande Armée et ne subissaient point son influence immédiate ?

Pour reformer son armée qui au début des opérations n'était que de 140,000 hommes contre 175,000, l'Empereur devait donc, après Essling, compter presque exclusivement sur l'Armée d'Italie qui, avec les renforts reçus de France allait à 60,000 hommes et sur le corps de Dalmatie de 12,000. Mais les Autrichiens allaient vraisemblablement se trouver renforcés eux aussi de l'armée de l'Archiduc Jean opposée en Italie à Eugène et l'avantage serait certainement à celui des adversaires qui le premier aurait opéré la jonction et pourrait, avec ses forces rassemblées, combattre les forces divisées de l'autre.

Pour Napoléon, dont le Danube, qu'il voyait en quelque sorte de ses fenêtres, formait en ce moment la limite de son Empire, une difficulté immense se présentait : celle d'opérer le passage du fleuve — et quel fleuve ! — sous le feu d'une armée attentive, prévenue, retranchée, armée de pièces de gros calibre et que l'espèce de victoire qu'elle avait remportée avec la complicité du fleuve rendait pleine d'orgueil et de confiance. Le fleuve avec ses crues subites, ses colères inattendues, ses tempêtes pareilles à celles de l'Océan, les brûlots, les bateaux de pierre qu'entraînait son cours impétueux, c'avait été l'ennemi véritable de l'Empereur, le véritable défenseur de la Sacrée Monarchie Apostolique. Il fallait le dompter d'une façon raisonnée et savante et c'est ce dont fut chargé le général Bertrand sous les ordres directs de Napoléon. D'abord une estacade en pilots



pour rompre le courant et arrêter les brûlots incendiaires. Cette estacade a exigé pour être battue des efforts immenses, car, vers le bord de l'île Lobau, au lieu d'un pilot, il fallut en battre trois accolés pour opposer une force suffisante au flot qui renversait tout; et encore, ces trois colonnes se heurtaient-elles si violemment et avec un mouvement si rapide que, quelquefois leurs têtes prenaient feu avant qu'on eût pu les réunir par une forte frette de fer. Derrière l'estacade, série de ponts de plus de huit cents mètres de longueur garnis de garde-fous et de réverbères, comme à Paris, et précédés d'un pont auxiliaire destiné aux blessés. En aval, encore un pont de bateaux; des barques armées et des péniches surveillant les îles et les bras du Danube et défendant les abords des ponts contre toute attaque de l'ennemi. Par surcroît de précaution, en avant de l'estacade, est tendue la fameuse « Chaîne des Turs » conservée à l'arsenal de Vienne depuis la délivrance de cette ville, par Sobieski, en 1684.

Tout cela est bon pour accéder à l'île Lobau, mais il faut encore franchir le petit bras du Danube qui sépare les Français des Autrichiens embusqués derrière leurs retranchements où ils se tiennent inabordablement. Bertrand, avec les ingénieurs constructeurs de la marine et leurs ouvriers, a fait construire, dans une petite crique hors de la vue de l'ennemi, un pont « d'une pièce ». C'est un bateau de quatre-vingts mètres de long, retenu à la rive française par une de ses extrémités, qui, au moment opportun, sera abandonné au courant, opérera un mouvement de conversion, et viendra ainsi par son extrémité libre se souder à la rive ennemie.

Tout est prêt désormais. Tout ce qui doit rejoindre l'armée française a rejoint et l'armée de l'Archiduc Jean n'est point encore arrivée.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, les troupes passent dans l'île Lobau dont les forêts ont été percées de routes nombreuses, munies d'écriteaux indicatifs et de réverbères. Il fait un orage affreux et le grondement du tonnerre se mêle aux détonations de la formidable artillerie de gros calibre qui bat sans relâche la rive autrichienne. Le pont d'une pièce est lancé et en moins de cinq minutes établit la communication sur le petit bras. Aussitôt que quelques troupes ont pris pied, neuf autres ponts sont jetés à côté du pont d'une pièce et pendant que le gros de l'armée y marche en ordre, Oudinot, qui a passé le Danube du côté de Fischamant, se jette sur le flanc gauche de l'ennemi et s'empare d'Enzersdorff.

Le plan de l'archiduc Charles est déjoué, ses redoutes sont prises par la gorge, les canons dont elles sont armées tombent entre nos mains, la plaine couverte de moissons est toute en feu et les Autrichiens reculent terrifiés devant cet incendie qui nous sert d'auxiliaire.

On n'a point ici l'audace de tenter en quelques lignes le récit de cette bataille que le plus considéré des écrivains militaires a appelé « le chef-d'œuvre des batailles tactiques ». On ne dira même point cet étonnant épisode de la charge des Cheval-légers

polonais qui avec les Chasseurs de la Garde, enlevèrent quarante-cinq canons, détruisirent quatre régiment de cavalerie et firent prisonnier un prince Auersperg, ni cette héroïque voiture aux chevaux blancs où Masséna, tout contusionné d'une chute de cheval, court au plus vif de la mêlée, ni l'artillerie de la Garde, les soixante pièces que commandent Drouot et d'Aboville, cette batterie formidable qui fit une véritable charge d'artillerie et qui décida du sort de la journée. Plutôt que de donner, d'après les livres, une idée inexacte de cette admirable journée,



LE PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI (PORTRAIT INÉDIT APPARTENANT A LA COMTESSE T...)

ne vaut-il pas mieux emprunter à un témoin oculaire, un récit inédit écrit au lendemain même de la bataille, et qui en a toute l'émotion : ce qui le rend particulier, c'est qu'il émane d'un des aides de camp de Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, dont, comme on sait, le rôle pendant la bataille fut fort contesté :

« J'étais, mon cher ami, écrit le commandant Served, présent et acteur à la grande bataille des 5 et 6 juillet. Notre corps d'armée est même un de ceux qui ont le plus souffert et cependant je ne puis contenter votre curiosité par un récit exact sur tout ce qui s'est passé ; il n'est pas donné à un individu de pouvoir embrasser l'ensemble des opérations, ne pouvant voir que là où on le fait agir.

« Je dois dire que tous les moyens possibles, tant pour la défense de l'île Lobau (île Napoléon) que pour l'attaque du passage ont été employés avec une habileté telle que le passage que l'on redoutait tant, a coûté très peu de monde. Il n'est même pas, je crois, entré dans la politique de l'ennemi de nous opposer infiniment de résistance, étant passés sur un point qui a rendu nuls tous les retranchements en les tournant.



« Sur la rive gauche du Danube, se trouve une plaine immense. C'est là où les Autrichiens au nombre de plus de 160,000 hommes ont fait de vains efforts pour nous repousser.

On s'est battu avec beaucoup d'acharnement pendant deux jours consécutifs, mais la journée du 6 a été la plus meurtrière. On ne peut pas se faire l'idée du nombre des bouches à feu qui tiraient de part et d'autre. Nous avions, au moins plus de deux cents pièces de canon et notre artillerie n'était rien en comparaison de celle de l'ennemi. Notre ligne de bataille occupait plus de deux lieues. Notre corps d'armée s'est dirigé le 5 au soir sur Deutsch-Wagram (village qui a donné son nom à la bataille).

Nous parvinmes même, dès le 5, à le brûler, mais nous ne pûmes nous y maintenir pendant la nuit, attaqués par des forces supérieures. Le 6, dès trois heures du matin, l'ennemi fit une fausse attaque sur notre droite pour détourner notre attention, tandis qu'il faisait filer sur Deutsch-Wagram la majorité de ses forces. A cinq heures, une ligne d'artillerie immense commença la véritable attaque sur notre front; le corps du maréchal Masséna était à notre gauche, et, comme il s'étendait jusque sur la rive gauche du Danube, notre ligne ne pouvait être assez resserrée. Le maréchal Masséna avait fort peu de cavalerie; les Autrichiens envoyèrent, sur les sept heures du matin, un parti de 3,000 chevaux sur les derrières du duc de Rivoli, ce qui causa un peu de crainte. Ce parti nous inquiéta aussi sur nos derrières. Un cheval-léger s'approcha même tellement du Prince, qu'il le suivait par derrière pour le sabrer; son piqueur le tua d'un coup de sabre. La cavalerie autrichienne fut bientôt obligée de se retirer. Nous soutînmes jusqu'à midi tout l'effort de l'armée ennemie sans bouger, mais, comme nos rangs s'éclaircissaient de plus en plus, nous commençâmes à nous ébranler pour un mouvement rétrograde, déjà commencé à effectuer sur notre gauche, lorsque l'Empereur vint avec toute sa Garde pour nous soutenir.

« Nous exécutâmes le passage des lignes en retraite jusqu'à ce que nos faibles restes de troupes fussent un peu en arrière de la Garde impériale. Ce fut alors que toute l'Artillerie de la Garde commença à tirer de toutes parts. Son feu ne put faire taire celui de l'ennemi et cette Garde éprouva en peu de temps une perte considérable. Tandis que tout cela se passait, l'Em-

pereur faisait manœuvrer sur sa droite le Vice-roi d'Italie, les Grenadiers réunis et le corps du maréchal Davout. On fit beaucoup de prisonniers à l'ennemi, on le poursuivit, ce qui décida

toute l'armée autrichienne à la retraite. On continua à se battre jusqu'à la nuit, on poursuivit les Autrichiens qui, protégés par leur nombreuse cavalerie, l'exécutèrent en assez bon ordre. Notre corps d'armée, marchant à la hauteur de celui du maréchal Masséna avança sur Léopoldau.

« Ce fut dans ce village que le général Lasalle fut tué en chargeant sur des houlans.

« Notre perte, sur un corps de 17,000 hommes à peu près, est de 6,000 à 7,000 hors de combat.

Nous avons beaucoup souffert. Le Prince a eu sept à huit de ses officiers d'ordonnance tués ou blessés, mais aucun de ses aides-de-camp n'a été atteint. Notre corps d'armée, réduit à près de 10,000 hommes, vient d'être supprimé. Nous ne savons pas ce que nous deviendrons. L'Armée saxonne ne forme plus qu'une division et cette division est maintenant commandée par le

général Reynier (autrefois ministre de la guerre à Naples). Le Prince est auprès de l'Empereur où il a reçu l'ordre de se rendre et nous a envoyés ici à Vienne pour l'attendre. Plût au ciel qu'on lui accorde ce qu'il désire et je ne tarderai pas à vous rejoindre....

(A l'encre sympathique). « Cette bataille a été très meurtrière. Elle nous coûte au moins autant que celle des 21 et 22. On compte près de vingt généraux hors de combat. Dans notre corps d'armée, sur six généraux de brigade nous en avons eu quatre

de blessés. Jamais, je crois, les Autrichiens n'ont montré plus de persévérance dans le combat. Ils se battaient en désespérés et le désespoir donne plus de courage qu'on ne croit. Cette bataille gagnée ne leur ôte pas tout espoir et il est malheureux pour nous qu'elle n'ait pas été aussi décisive comme on l'espérait. Ils ont encore assez de force pour tenter l'aventure. Il est malheureux que de telles victoires nous coûtent aussi cher.... »

L'Empereur s'étonnait que de mauvais bruits courussent à Paris. Il en faisait remonter la source à Bernadotte. Avait-il si grand tort?

FRÉDÉRIC MASSON.



BIVOUAC DE NAPOLEON A WAGRAM, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.



LES AUDITEURS AU CONSEIL D'ETAT SOIGNANT LES BLESSES, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.



# Chouilloux, Illustrateur



COMMENT John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg, de Bluff-City (Ohio U. S. A.) avait conçu l'idée d'écrire un roman pendant son séjour à Paris, c'est un mystère que Mademoiselle Couesdon elle-même, ne se chargerait pas d'élucider.

Certains voyageurs commentent le Bœdecker ou une traduction du *Musée du Louvre*, d'autres s'adonnent au petit croquis; ils rapportent à leurs familles des descriptions fouillées du Monument de Gambetta et de panoramiques fusains de la Colonnade du Louvre avec, dans un coin, *indeed*, la Tour de Monsieur Eiffel.

Mais John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg, de Bluff-City (Ohio U. S. A.), s'intéressait à l'âme de ses contemporains, et particulièrement à l'âme française, plus qu'aux monuments, et, en France, il avait plutôt fréquenté les milieux mondains, artistiques, littéraires et autres que les diverses salles de pas perdus où l'on a réuni de l'art; si bien qu'il souhaitait doter sa ville natale, Bluff-City (Ohio U. S. A.), d'un roman, d'un roman synthétique, croyait-il, représentant le sentiment moyen du gentleman français, et capable de fournir sur la mentalité d'icelui des renseignements impartiaux et définitifs aux psychologues américains.

Il relut son manuscrit, de la majuscule initiale au point final, après quoi il grogna : « Hum! » en se frottant les mains.

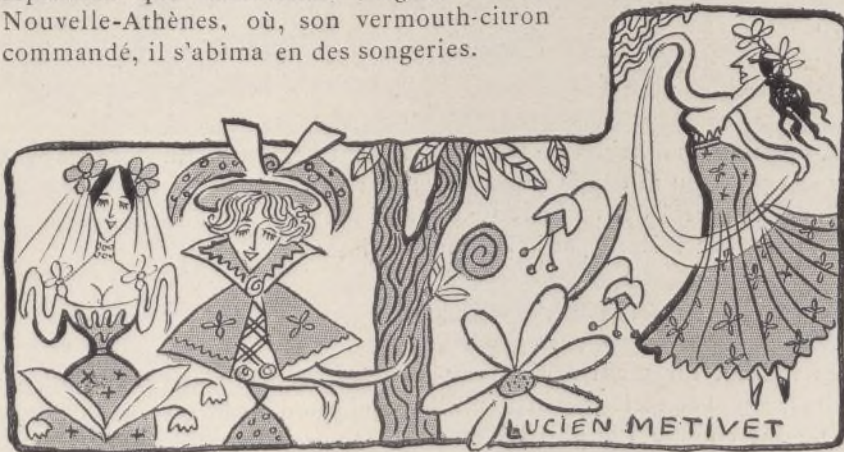
Lors, un désir le lancina : faire illustrer son roman par « nos meilleurs artistes ». Fameuse idée! Pourquoi pas?

« Hum! » grogna-t-il derechef; et il se frotta encore les mains, avec une satisfaction nouvelle. Seulement, obligé de repartir sans délai pour l'Ohio (U. S. A.), où l'appelait une formidable hausse sur les cochons dessalés — concurrence directe à Chicago — John... Wegg ne pouvait s'occuper lui-même de cette illustration; c'est pourquoi il s'adressa au montmartrois Chouilloux, peintre pauvre, mais malhonnête, qui se targuait volontiers, après boire, de belles relations.

« Parfaitement, répondit l'artiste, dès les premiers mots de l'américain, c'est simple et de bon goût; suffit qu'une vingtaine de nos crayons les plus en vue, s'inspirant chacun du passage de votre machin le plus idoine à l'exalter, y aillent de leur p'tite composition; très simple, qu'on vous dit, un conseiller municipal comprendrait ça! Seulement, ça coûtera chaud. »

Le milliardaire sourit et inscrivit sur un chèque un chiffre suivi de plusieurs zéros. (D'ailleurs, l'écrire en lettres eût été plus correct).

« Ça va, fit le Pinxit charmé, je vous rendrai compte... » Sur ce, John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg fila sur le Havre, cependant que Chouilloux cinglait vers la Nouvelle-Athènes, où, son vermouth-citron commandé, il s'abîma en des songeries.

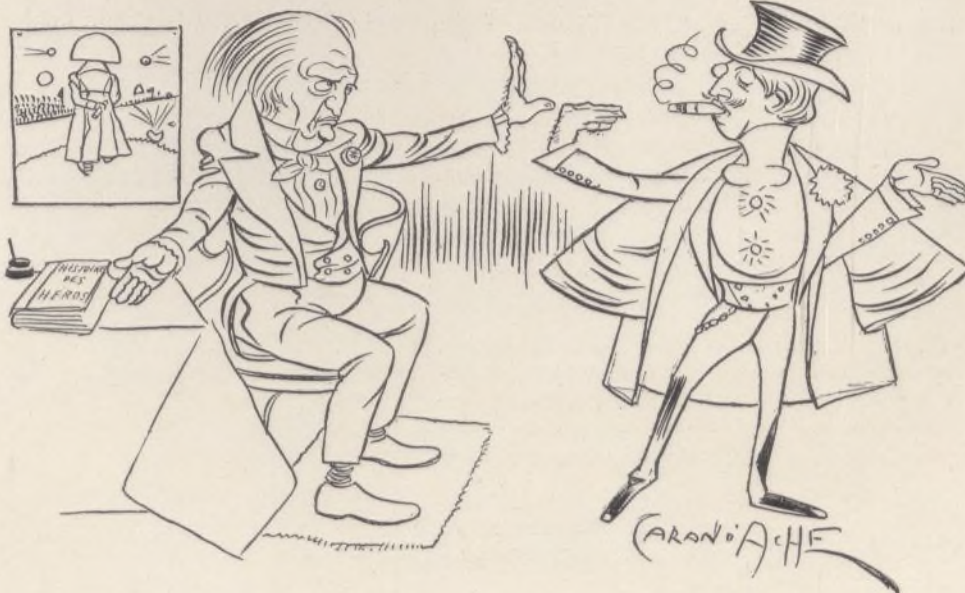


Ce fut court. Dix minutes à peine de réflexions, aboutissant à un solide coup de poing sur la table : « Boum! (bruit de cuiller sursautant dans la soucoupe). Vingt dieux! Y a pas d'erreur! tous ces lascars-là, habitués aux gros prix, demanderaient des galettes sin, tandis que si... Parfait d'user la braise du de ça, Lisette! « Cheer mirable Jenny. »

Chouilloux se sentit jeune Léa qui passait déesse — *incessu patuit* ber à ses côtés, un

d'la peinture? interro- l'autre. Garçon, des

dames et Messieurs, en romancier, je vais faire agrandis par l'admira- mentaires graphiques







réunis à cet effet par les soins de Chouilloux, artiste pauvre, mais malhonnête, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Attention, je commence :

CHAPITRE I

Arthur naquit dans la plaine berrichonne, non loin d'Issoudun qui s'enorgueillit du sous-préfet Saint-André Gatineau, si j'en crois les dictionnaires géographiques. Une jeune bonne, aux tresses ingénues, Solange, le promena parmi les arbres fruitiers et les pâquerettes; de ces premières années, Arthur conserva un souvenir tendrement teinté.

Surgit l'éveil des sens : Curieuses psychoses !  
Oreillers chiffonnés ! Songes couleurs de roses !..

« Parmi les arabesques du rêve, des sourires inviteurs se tendirent vers l'éphèbe, entourés de gestes frileux; son nocturne tilleul pacifiant assumait l'aspect d'une coupe de voluptés; déjà le système nerveux d'Arthur s'exacerba douloureusement; l'Idéalisme pur le sauva... »

« Les sourires inviteurs, devenus graves, errèrent, cueillant les fruits mûrs de son désir d'adolescent, parmi le symbolique jardin secret où prévoit la floraison des espoirs entr'ouverts (1)... »  
Mais il lut de mauvais romans (ils le sont tous!), les jeunes personnes de ses rêves se déformèrent selon des souhaits immédiats;

sous le jeune crâne d'Arthur, la fiancée, l'amante et l'hétaïre — troublante trimourti — prirent des aspects concupiscibles. Las de songeries, le jeune homme voulut du tangible. Il décida de partir pour Paris.

Je ne vous transcrirai pas le discours dont le munit son respectable père; c'est une des pages les plus attachantes du roman de John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg. Le sage gentleman lui parla de Napoléon « impassible au milieu de la mitraille comme Arthur devait être impassible dans le conflit des passions ».

Le voyageur jura de n'oublier jamais un tel exemple, baisa la main vénérable et poilue de l'auteur de ses jours, sollicita une augmentation à la pension, déjà considérable, qui devait lui permettre d'étinceler sur l'asphalte, l'obtint, et partit pour la néo-Babylone courbée sous le sceptre du satrape Félix Faure, non sans avoir reçu de sa sainte mère une excellente bénédiction avec brochure explicative sur la manière de s'en servir.

« Enfin seul! » soupira Arthur, étendu en wagon. « Je vais donc faire la fête! » ajouta-t-il naïvement. Et déjà il évoquait, mené par une folle qui riait le verre en main — une de ces déprimantes qui occasionnent tant d'accidents

chétetbraux — quelque chahut de couleurs claires ponctuées d'habits noirs; déjà il songeait, ému d'un saint respect, aux divas qu'il lui serait donné d'ouïr, appuyé sur sa canne, ou mieux la suçant selon le rite...

Bientôt il s'endormit, et rêva des sarabandes inédites parmi des architectures mal connues, cuydant que, califourchonné par une volcanique personne, il se sentait enlevé vers les paradis artificiels par le ballon bondissant de la Joie...  
Il se réveilla à la gare d'Orléans.

CHAPITRE II

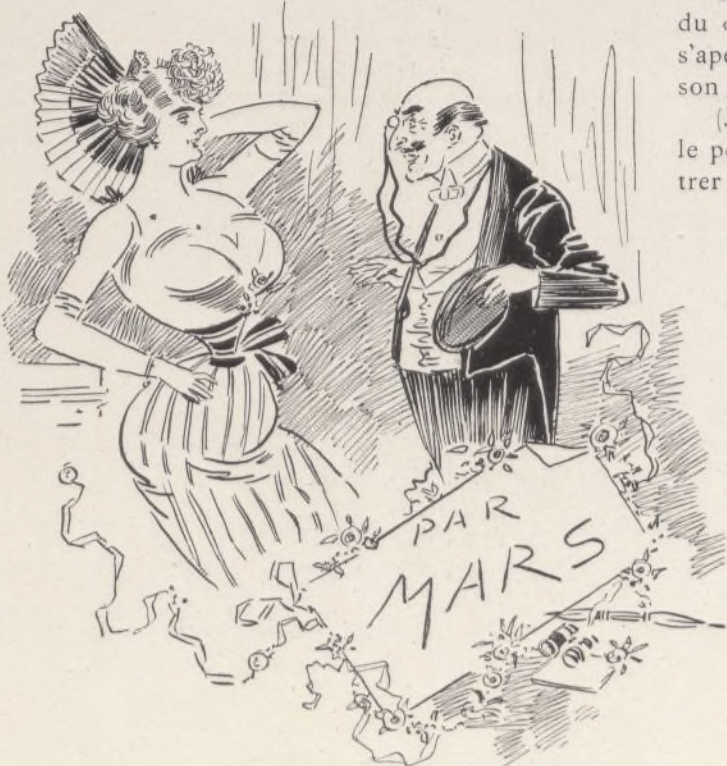
La petite noce commença. Arthur se coucha à des heures indues, rarement seul. Tout ce que ce bon vieux bataillon de Cythère possède de plus rebondi, il se l'envoya (si j'ose m'exprimer ainsi) consciencieusement. Il soupa partout où l'on soupe, tutoya les « chasseurs » les plus connus, et, obstiné à considérer la femme comme « la plus belle moitié du genre humain », se montra prodigue de ces petits cadeaux qui, comme on le sait, « entretiennent la moitié ». C'est dire qu'il fut recherché, adulé, plumé.

Par son élégance spéciale, il mérita, chez les décorsetées en vue, le surnom réellement flatteur du « Vieux caleçon à pois bleus ». Après quelques années de cette poétique existence, Arthur s'aperçut, un vilain jour, qu'il s'ennuyait à cœur fendre « et pas dans les prix doux » observa son notaire, et « sans profit pour la moelle épinière » constata son médecin. Ce fut alors...

(J'ouvre une parenthèse, si vous le permettez, à dessein de vous montrer comme ce roman de John M. W.

R.-Wegg est de l'ouvrage bien faite: l'enfance vague, l'adolescence inquiète, la jeunesse désillusionnée cherchant l'oubli d'elle-même parmi les joies fac-

(1) De ces deux phrases que j'ai tenu à citer textuellement, et de quelques autres, il appert que notre confrère de l'Ohio, avant de confectionner son roman, a beaucoup fréquenté la littérature qui était encore en vogue la semaine dernière.





tices. Croyez-vous qu'il a assez bien attrapé la manière du bouquin à la mode, ce damné américain ? Et maintenant, le voyez-vous, nous voici arrivés au « tournant » de l'existence d'Arthur, au classique tournant. Elle va tourner, cette existence, elle tourne. Je ferme la parenthèse.)



Ce fut alors qu'à une soirée flirtante chez la belle Madame d'Amourédo (Claire), le héros de cette histoire rencontra, au coin d'un canapé, celle qui... celle que... Excusez ce décousu, mais l'émotion, qui se dégage si puissamment des pages que j'analyse, me trouble jusqu'au gâtisme.

Elle était belle comme le jour, surtout aux lumières. Un décolletage à la fois savant et ingénu montrait libéralement la grâce juvénile encore que mûrissante de ses épaules non moins attirantes que pures. Ah ! ces grands yeux qui semblaient toujours étonnés de la voir si charmante ! Le flou délicieux de cette chevelure helleuminant de ses blondeurs ce profil pur ! Ah ! ces mains, surtout, aristocratiques jusqu'à l'obsession, ces mains si paradisiaquement belles

que l'Aimée semblait en avoir trois paires, au moins !

Arthur, emballé, en oublia le ridicule de la soirée ; il n'entendit pas les poètes anguleux, accoudés à la cheminée, émouvoir de leurs vers amorphes des snobs en frac, également amorphes, et d'énormes dames dont le corsage tremblottait comme la gelée aux devantures des charcuteries quand passe un fardier lourd ; il ne vit rien, il ne vit qu'elle, et soupira.

Lui avait-il plu ? Tout permet de le supposer, car ils se retrouvent, huit jours après, étant accomplies ces formalités surannées — « la cour » — dont on est convenu de faire précéder ce que notre excellent Tallemant nomme *la chosette*, ils se retrouvent, dis-je, buvant à petits coups le Martel W.S.O.P. dans le cabinet particulier n° 96 d'un restaurant que la pudeur m'empêche de nommer ; et il est probable qu'ils n'en sortirent que pour s'enclorre dans une baignoire grillée à point, oublieux, lui des promesses napoléoniennes prodiguées à ses ascendants, elle des serments prêtés devant un monsieur ceinturé de tricolore.

Hélas ! Les plaisirs les plus éternels ne durent qu'un moment, comme l'a judicieusement énoncé Lope de Vega (90 volumes, vérifiez si le cœur vous en dit). Arthur n'avait pas encore trouvé le vrai bonheur. Cette beauté sur laquelle il s'était emballé à fond, l'amour aux dents, ce sourire capiteux, cette taille souple comme une pougy, étaient loin de correspondre à une âme telle qu'il était en droit de la souhaiter. Des scènes violentes eurent lieu, et des évanouissements, car Madame d'Amourédo (Claire), il en acquit bientôt l'affligeante constatation, était bête comme une oie, prétentieuse comme une pintade, entêtée comme une mule, paresseuse comme une chatte, bavarde comme une pie ; bref, c'était une femme comme les autres.

A la rigueur, le malheureux se fût peut-être résigné à trouver chez elle cet abrégé de perfections zoologiques, mais une blessure plus profonde le torturait... Il appartenait à cette catégorie d'hommes, devenus de plus en plus rares, grâce aux progrès de la civilisation, qui s'attardent encore aux anciens errements jadis réunis par nos aïeux sous la rubrique « Jalousie ». Il était crime-passionnel, indécrottablement. A la seule pensée que sa maîtresse pourrait embellir les draps d'un autre, il grinçait des dents, à se les déplomber. Or, la belle, épouse, à vingt ans, d'un grand-croix de la légion d'honneur, et déçue de ne point trouver chez lui l'ardeur à laquelle appétait sa jeunesse, avait bientôt guigné, d'un œil gourmand, les muscles à billes de quelques professionnels de la lutte. On ne comptait plus les Hercules aux pieds de qui elle se plaisait à filer. Arthur la fit filer à son tour, par une agence qui lui révéla des détails pénibles ; il souffrit, il maigrit, il rompit ; il pardonna, il renoua, il recommença ; il ressouffrit, il remaigrit, il rerompit. Rosserie, ton nom est femme !

Gorgé de fiel, le pauvre prit une glace à main et se regarda : il lui sembla qu'un spectre ricaneur lui apportait le fatal réchaud...

Mais il repoussa l'idée du suicide, en songeant que la lecture de ce macabre fait-divers hérissierait les cheveux poivre et sel de sa famille. « Je préfère chercher l'oubli en me vautrant dans les plus infâmes débauches », se dit-il doucement. Et, tout de suite, il commença de chercher, pour s'y vautrer, ce que nous avons de plus infâme en fait de débauches. Grâce aux nouveaux annuaires numériques de l'Administration des téléphones, ce ne fut qu'un jeu.

Arthur soigna son désespoir.

Animé des pires intentions, il pista le long des trot-





toirs, dans la brume, les « plumes et fleurs » impubères qui, gentilles, mangent des frites et, fanées, mangeront des héritages.

Il entra en relation, à l'aveuglette, avec des gens louches habitant des maisons borgnes, et ce fut terrible! De soir en soir il

s'adonna à des exercices plus contraires aux bonnes mœurs; il perfectionna les plus coupables raffinements, il....

(Dans toute cette partie de son ouvrage, John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg insiste avec une complaisance peut-être excessive sur les orgies effrénées où il traîne son héros. Des scrupules que l'on comprendra contraignent d'écourter cette analyse. Pourtant, il convient d'indiquer l'épisode, attachant entre tous, de la jeune Florette — des classes élémentaires de l'Académie nationale de chorégraphie — vendue par une mère moins scrupuleuse que cupide; le spectacle de cette enfant trouvant dans sa jeune vertu le courage de repousser la honte, préférant, de son propre aveu « attendre encore un peu, et marcher à son compte », cette page vaut tout ce que notre littérature a produit de plus poignant, et, dirai-je, de plus cornélien).

### CHAPITRE III

La dernière partie du roman nous montre le crime puni, contrairement à ce qui se passe dans la réalité.

A force de chercher en pure perte le remède à ses désillusions dans la plus fangeuse noce, Arthur voit se dresser devant lui l'implacable Remords. Des cauchemars terrifiants l'obsèdent : l'agent aux bottes puissantes, l'amour renié par lui, les magistrats qui n'aiment pas qu'on détourne les mineurs, l'entraînent en une

ronde infernale vers là-bas, le joujou à Deibler... Des

figures d'épouvante fulgurent dans sa nuit. Les dernières pages du livre nous montrent le misérable haletant dans des insomnies que rien ne peut vaincre, ni le chloral, ni la lecture des procès-verbaux de la commission d'enquête. Infortuné Arthur!

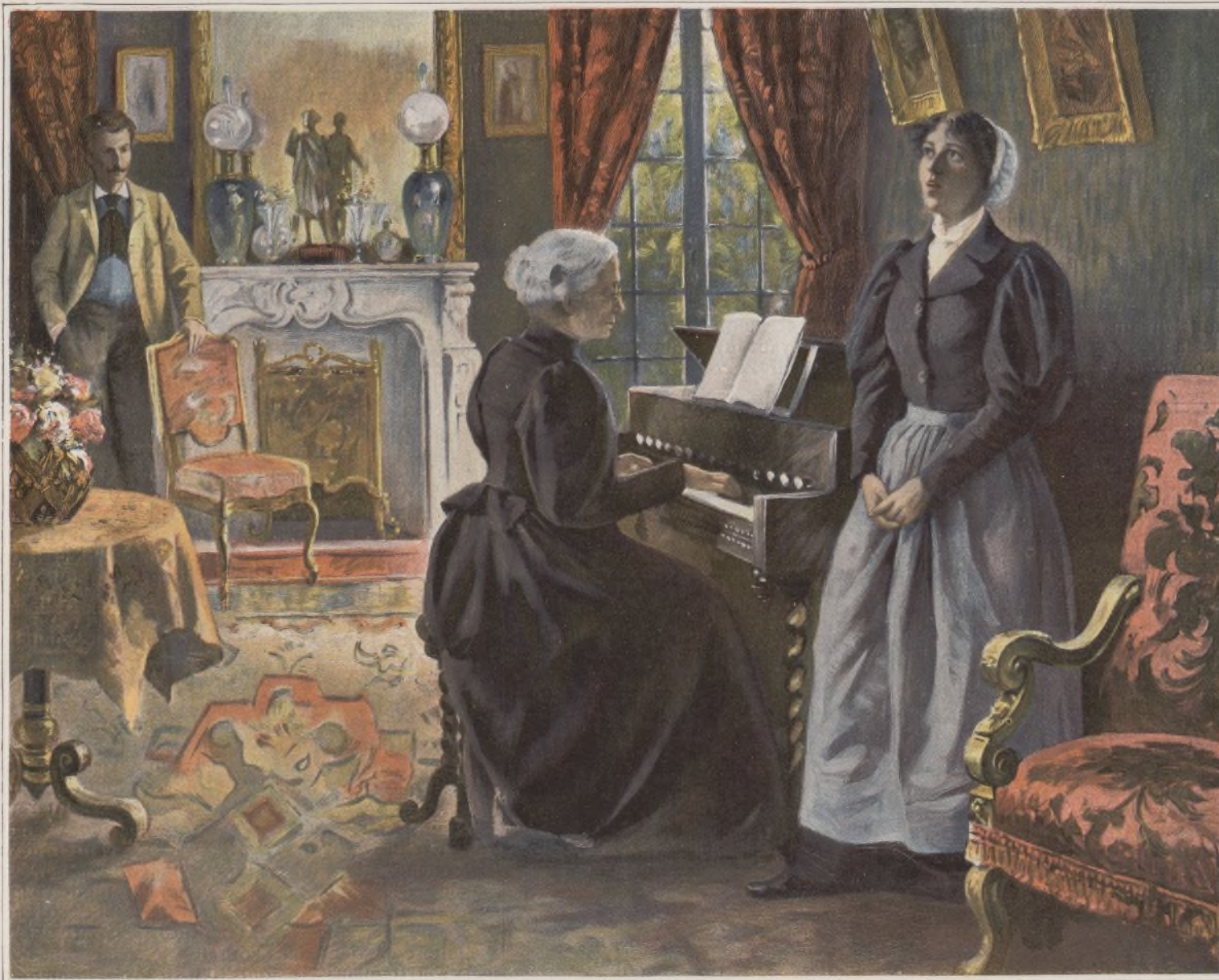
Telle est l'œuvre que Chouilloux illustra avec un talent souple et varié. Car, j'aime autant vous le dire, — aussi bien vous l'avez deviné déjà — au lieu de dilapider en émoluments d'artistes le chèque à lui remis par le gendeleitres de Bluff-City (Ohio U. S. A.), notre industriel compatriote préféra en conserver le montant intégral, et, pour ce, dessiner des faux Caran d'Ache, esquisser les Forain apocryphes, confectionner les prétendus Mars, silhouetter les Hermann Paul fictifs et les Willette pour rire que vous venez de contempler. Ces illustrations mensongères furent, cela va de soi, prises au sérieux par le romancier d'outre-mer qui, après les avoir considérées d'un œil ravi, les retourna — munies de leur *Bon à tirer* — au déshonnête Chouilloux; un nouveau chèque les accompagnait, et une lettre, exultante de joie, où il priait le faussaire de réunir autour d'un somptueux festin les éminents illustrateurs qui lui avaient apporté un si précieux concours. « Au dessert, disait-il en terminant, transmettez-leur en un toast vibrant, mes remerciements émus. »

Chouilloux, honnête à sa façon, exécuta scrupuleusement ces instructions. Il commanda un somptueux festin auquel il se rendit tout seul, tout seul; au dessert, il se transmit, en un toast vibrant, les remerciements émus de John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg. Puis il regagna son domicile, la tête lourde et le cœur léger, avec la satisfaction du devoir accompli.

WILLY







## LA COIFFE

« ..... Et si le plaisir de voir une vieille parente qui t'aime pourtant bien, ou le désir de faire une bonne action en m'égayant un peu de ta présence, ne suffit pas pour te décider à venir, laisse du moins ta curiosité de Don Juan blasé s'éveiller à l'idée que la beauté de nos Catalanes — une espèce féminine à toi inconnue — mérite vraiment, pour être contemplée de près, le déplacement de Paris en Roussillon. Sur ce, mon cher enfant, je te laisse à tes réflexions et te supplie de faire ton possible pour contenter

Ta tante bien affectionnée,  
Comtesse de Banoll. »

Guy d'Espinayhe rejeta sur sa table la lettre de la bonne dame qui le priait ainsi, bâilla, puis sonna son valet de chambre. Habillé, il alla dîner à son Cercle, et descendit ensuite sur le boulevard où il flâna un moment, sans parvenir à secouer son ennui.

Il était si sincèrement étonné de se trouver à ce moment — en août — à Paris qu'il en oubliait presque l'aventure qui lui avait fait brusquement quitter Trouville, en pleine saison; la jolie Madame d'Agraimont lui signifiant de cesser des assiduités qui la compromettaient et lui déplaisaient, lui enlevant tout espoir. De dépit il avait aussitôt quitté la plage mondaine, et il était rentré à Paris, sans trop savoir pourquoi.....

« Ces Parisiennes m'excèdent, songeait-il en se couchant. J'ai assez des figures fardées, poudrées, des sentiments quintessenciés. Je voudrais trouver une créature naturelle; mais où?... Toutes ces poupées me portent sur les nerfs. »

Or, comme il allait s'endormir, la lettre de la vieille dame lui revint en mémoire.

Et il s'endormit en se disant : « Ma foi, autant là qu'ailleurs ». Le lendemain, il prenait à la gare de Lyon le rapide de Marseille.....

« Elne. Cinq minutes d'arrêt. Les voyageurs pour le Boulou, Céret, Amélie-les-Bains, changent de train. »

D'Espinayhe dut prendre encore un nouveau wagon, le dernier cette fois, et, à ce moment, ouvrit tout grands ses yeux pour tâcher d'apercevoir quelqu'une des belles filles que la lettre de sa tante lui promettait. Mais il n'entrevit, dans l'obscurité qui commençait, que de vagues silhouettes féminines, qui cependant, lui parurent élégantes. La nuit était venue tout à fait quand un grondement sourd des roues fit relever la tête au jeune homme : on passait sur un pont tout en bas duquel, à la clarté de la lune

montant dans le ciel, on voyait briller une rivière aux allures de torrent. Sur un horizon de velours bleu foncé piqué de points d'or, un autre pont se profilait, d'une seule arche, en dos d'âne, d'une construction hardie qui devait remonter à bien des siècles en arrière. D'Espinayhe se frotta les yeux : « Tiens, pensa-t-il, je dois être arrivé! Voici sans doute le fameux pont de Céret, construit par le diable en une nuit, dit la légende, et dont la tante de Banoll m'a si souvent parlé. »

Et, sans plus tarder, il ramassa ses menus bagages épars.

Il trouva sur le quai sa tante qui pleurait de joie et qu'il embrassa de bon cœur, tout heureux aussi de la revoir.....

Ce furent, pendant tout le dîner, d'interminables causeries, des rappels du passé, où ils s'éternisaient. Puis le jeune homme se rappela :

« Mais vos toutes belles Catalanes, ma tante, je n'en ai point vu une seule. L'espèce s'en serait-elle évanouie depuis votre dernière lettre ?

— Patience, patience — dit la douairière avec son fin sourire — Attends à demain. »

\*\*\*

Un gai rayon de soleil vint frapper une glace en face du lit du jeune homme, et, par réflexion, l'éblouit et le réveilla. Il ouvrit les yeux, et, ses idées rassemblées, sourit à la grande chambre claire où on l'avait logé. Il s'étira paresseusement, et, voyant que la pendule marquait neuf heures, allait se rendormir — il se levait si tard à Paris — quand ce qu'il entendit l'éveilla tout à fait.

Dans le calme profond de la maison, une voix pure venait de s'élever, qui montait avec des sonorités cristallines, disant dans le dialecte harmonieux du pays un cantique en l'honneur du saint national, Saint Ferréol. Il écouta : par instants, la voix s'arrêtait, ainsi que l'harmonium qui l'accompagnait, et il percevait un murmure de voix, puis le cantique reprenait au passage précédent : sans doute on répétait.

« Si le plumage répond au ramage..... » pensa Guy. Et il procéda à de rapides ablutions pour avoir le temps d'apercevoir la chanteuse. Il passa un élégant veston du matin ouvrant sur une chemise de soie, et descendit, se dirigeant vers le salon où s'entendait la jolie voix.

Comme s'il se trompait de porte, il entra, et, tout de suite, fut empoigné. Dans le vaste salon familial, où de graves portraits d'ancêtres semblaient porter avec peine le poids de nom-



breuses années, Madame de Banoll était assise à son harmonium, déchiffrant derrière ses bécasses l'accompagnement du cantique. Et, à côté d'elle, une délicieuse créature apparaissait.

C'était une grande jeune fille aux cheveux noirs, à la peau blanche, avec de longs yeux bleus très doux, et qui, les bras allongés, les deux mains croisées devant elle, le buste un peu cambré en arrière, présentait au jeune homme un profil droit rappelant le type cher aux artistes grecs. Il se dégageait d'elle un charme tout nouveau pour le Parisien, charme qu'il eut de la peine à s'expliquer dès l'abord.

Elle était vêtue simplement, mais avec une simplicité pleine d'élégance et de bon goût, et, une minute durant, le jeune homme fut un peu gêné par la coupe trop moderne du corsage et de la jupe, se demandant s'il n'avait pas devant lui quelque jolie ouvrière parisienne. Mais un regard jeté sur la coiffure le



fit changer d'idée, et il resta charmé de cet original détail de toilette.

On n'apercevait des cheveux que des frisons bruns au-dessus du front pur, débordant en masse luxuriante de la coiffe, et d'autres s'échappant sur la nuque. Tout le reste était caché sous la fine dentelle de cette coiffe gracieuse qui rend si jolies les filles de là-bas. Le devant de valenciennes mettait une ligne blanche sur le noir des cheveux, et, replié à angle droit sur les oreilles, n'en laissait voir que l'extrémité rosée du lobe percé en son milieu d'un clou en grenat, une goutte de sang sur une feuille de rose; puis l'escoffion, sorte de résille d'une merveilleuse finesse, descendait un peu bas sur la nuque comme pour la protéger contre tout baiser indiscret.

Guy était resté en admiration devant la beauté de la chanteuse, s'expliquant maintenant que, du charme de cette coiffure, émanait cette étrange séduction. La jeune fille devait faire sur lui d'autant plus d'impression qu'elle était la première Catalane qui lui fût donné de contempler et que, par une coquetterie du hasard, le premier type entrevu se trouvait être presque parfait. Le jeune homme devait donc s'enthousiasmer pour cette coiffure si seyante que les femmes du Roussillon ont soigneusement conservée, conscientes de son charme..... et surtout pour celle qui la lui révélait.

Il attendit en silence que ce cantique des *Gotches* fût terminé, et, lorsque la dernière note éteignit ses vibrations dernières, il s'approcha du groupe des deux femmes.

Madame de Banoll n'avait pas entendu son neveu, mais la jeune fille l'aperçut dans une glace, et le mouvement de surprise qui lui échappa fit retourner la vieille dame. Guy, incliné devant la chanteuse, disait :

« Mademoiselle, veuillez accepter mes plus sincères compliments. Vous avez une voix de charme. »

La tante sourit et tendit au jeune homme sa main blanche qu'il baisa respectueusement. La jeune fille avait rougi et répondait timidement au salut de Guy en abaissant sur ses yeux bleus ses longs cils.

La douairière avait vu l'impression produite par la jolie

Catalane; elle ne pût s'empêcher de sourire et de demander d'un accent vaguement triomphant : « Eh bien ? »

Et lui, galamment, répondit :

« Ma tante, je suis ébloui. »

La jeune fille rougit encore plus en entendant cette flatterie. Elle leva sur d'Espinayhe un de ces regards féminins qui jaugent un homme, et sans doute l'examen fut favorable au Parisien, car elle sourit de son beau sourire lumineux.....

« Tu l'entendras ce soir à l'église, il y a chant des *Gotches* », dit Madame de Banoll à son neveu en déjeunant.

Le soir donc, il accompagna sa tante à l'office. La chapelle de Saint Ferréol était seule éclairée, et il y avait un grand nombre de femmes et quelques hommes priant dévotement. Et bientôt Guy entendit de nouveau, montant vers le ciel en sublime prière, la voix pure du matin. Dans ce décor de mysticisme, au milieu de cette foi qu'on devinait très naïve et très vive, elle prenait un caractère presque solennel qui impressionnait. Quelque chose comme un frisson courut sur l'épiderme du Parisien blasé, et il sentit que ce chant éveillait en lui un monde de souvenirs d'enfance, de sentiments jeunes et très purs. Une émotion douce l'envahissait, et peu à peu s'apaisait la blessure d'amour-propre qui avait été si cuisante, et l'image de Madame d'Agraimont s'effaçait dans son cœur rasséréné devant l'image de la jolie chanteuse dont il entendait les notes fraîches emplir de leur sonorité toute l'immense nef. C'était une sensation toute nouvelle, une sorte de trouble délicieux dont il savoura l'exquise douceur.

Des jours passèrent, et d'Espinayhe s'attacha de plus en plus à la petite ville en Vallespir. Il s'était imprégné de la poésie sauvage de ce pays aux mœurs restées si curieuses, où résonne dans toutes les bouches le dialecte qui — avec sa littérature propre et ses règles — est une langue véritable. Souvent il s'était surpris à s'émerveiller devant le défilé des mules aux harnais de couleur, aux sonnaillles joyeuses. Il avait, empoigné par le charme tout particulier d'usages presque espagnols, écouté avec ravissement des aubades grattées sur la guitare et roucoulées sous les fenêtres d'une belle; il s'était mêlé à la foule bariolée des dimanches, cherchant à parler son langage, parfois faisant de curieuses études de mœurs. Maintenant il ne songeait plus à quitter ce pays où il était venu par désœuvrement, et Madame de Banoll commençait à se repentir sérieusement de l'avoir attiré auprès d'elle. Il avait jeté le trouble dans tous les jeunes cœurs, et ce même trouble semblait s'être emparé de lui.

Ce qui, fatalement, devait arriver, était arrivé. Le jeune homme, dépit du dédain d'une mondaine raffinée, devait inmanquablement s'éprendre d'une créature aussi simple, aussi « naturelle » que l'était Marthe; en outre, il éprouvait, à la constatation de ce sentiment, une sorte de jouissance d'amour-propre à voir que la blessure faite par une autre avait été tellement vite guérie. Il avait senti renaître le cœur qu'il croyait mortellement atteint; même ce cœur s'était remis à battre avec une violence inquiétante. A ces battements avaient bientôt fait écho ceux du cœur naïf de la chanteuse catalane, et Madame de Banoll s'était bien vite aperçue, avec son flair de vieille amie, de l'éclosion entre les deux jeunes gens de ce sentiment nouveau. Elle en avait senti le danger. Brusquement elle avait cessé ses leçons de chant, et son beau neveu s'en était montré tout désappointé. Il était resté quelques jours désorienté, rebelle à toute tentative de distraction, puis, soudain, avait paru plus joyeux. C'est qu'il venait de découvrir un moyen de dire quelques paroles à celle qui occupait maintenant toute sa pensée. Il avait remarqué qu'elle venait tous les jours puiser de l'eau à la fontaine qui fait le coin du Boulevard et que, parfois, elle s'arrêtait à causer avec des voisines. Alors il avait pris l'habitude de diriger sa promenade de ce côté et de s'arrêter un instant auprès de la fontaine pour échanger deux mots avec Marthe. Puis les deux mots étaient devenus deux phrases, et ils en étaient arrivés à bavarder pendant longtemps tandis que l'eau débordait de la cruche à double goulot avec un bruit doux de cascade. Là-bas, cela s'appelle *embister* et ne tire pas trop à conséquence lorsque c'est avec un garçon du pays; mais lorsque le *joubé* est étranger, la chose devient plus grave, surtout quand c'est un riche comme Guy d'Espinayhe, qui ne devait certainement pas songer à épouser la *minioune*. Aussi commençait-on à jaser, et Madame de Banoll avait sévèrement averti les deux jeunes gens, Marthe qu'elle faisait une bêtise, Guy qu'il commettait une mauvaise action. Mais tous deux étaient pris, et il eût été bien difficile, maintenant, de les dissuader : ils s'aimaient. Le jeune homme était entraîné par un sentiment complexe où il y avait de l'amour vrai pour la candeur de Marthe, l'attrait d'un nouveau genre de femme, la curiosité de nouvelles sensations. La Catalane, elle, laissait envahir son cœur tout neuf par un sentiment plein de douceur, mêlé de respect et de reconnaissance pour le beau vicomte qui voulait bien se laisser aimer par une petite fille comme elle.

On était arrivé à la semaine précédant la fête locale, la Saint-



Ferréol. La ville prenait sa parure de fête, des mâts se dressaient, les forains faisaient leur entrée avec un grand bruit de ferraille et un luxe de chevaux efflanqués, les couturières étaient surmenées : on sentait, à la mine plus réjouie de tous, que la grande liesse annuelle était proche. Le jeudi, Madame de Banoll interpella gaiement son neveu :

« Eh bien ! monsieur l'amateur de pittoresque, j'espère que tu iras cette nuit entendre la messe à l'ermitage de Saint-Ferréol. Que n'ai-je mes jambes d'autrefois pour y grimper aussi ! C'est très curieux, sais-tu, et cela vaut le petit ennui de quitter son lit. »

— Ma chère tante, répliqua d'Espinayhe, vous me jugez trop bien si vous me croyez capable de courir la montagne la nuit pour aller voir un ermitage, si pittoresque soit-il. N'en déplaise au grand saint du pays, je serai tranquillement couché lorsque ses fidèles iront le visiter chez lui. »

Madame de Banoll n'insista pas.

Une heure après, à la fontaine, Guy et Marthe causaient.

« Venez-vous à Saint-Ferréol, monsieur ? demanda la jeune fille. Moi, j'y vais avec Thérèse Llens et sa mère. »

— Certes oui, j'irai » s'écria d'Espinayhe avec feu.

Il ne pensait plus du tout à rester couché pendant que les pèlerins graviraient la montagne.

D'ailleurs, il dut s'avouer que ce pèlerinage nocturne valait le dérangement. Il avait quitté la ville en franchissant le Tech sur le pont diabolique, unique point de passage, et là, il attendit Marthe. Comme elle le lui avait dit, elle n'était pas accompagnée de ses parents, et il put l'aborder : la mère de Thérèse Llens ne s'en montra pas fâchée. Le petit groupe commença donc à gravir le sentier, parfois assez escarpé, qui mène à l'ermitage de Saint-Ferréol. Tout le long du chemin des pèlerins s'échelonnaient, montant lentement ou vite, tous munis d'une indispensable lanterne, quelques-uns pieds nus, et un cerje à la main d'autres traînant leur âne, un pauvre bourreau chargé de victuailles pour toute la famille. Aux deux tiers de la route environ, d'un petit bois d'oliviers poussés presque en plein roc, on aperçoit pour la première fois l'ermitage ; là les pèlerins s'agenouillent et disent une courte prière. Les trois femmes n'eurent garde de manquer à cette pieuse coutume. Quant au jeune homme, il regardait le pittoresque décor de la montagne. Comme on était tout près de l'ermitage, les fidèles étaient devenus de plus en plus nombreux ; de tous côtés, des lanternes se balançaient aux mains de ceux qui les portaient et il y avait dans l'air calme un murmure de voix très doux qui semblait monter le long des rochers vers un être invisible ; en ce point, le chemin grimpait en lacets, et c'était, sur les flancs noirs de la montagne, comme un empressement de lucioles vers un foyer lumineux figuré tout là-haut par la chapelle flambante dans la nuit. Une pensée bien profane vint à l'esprit du Parisien : ces lumières courant dans la montagne lui rappelaient le « chœur des lanternes » du 2<sup>e</sup> acte de *Rip* et, tandis que les femmes, agenouillées à côté de lui, murmuraient pieusement : « Saint Ferréol, priez pour nous » lui se prit à fredonner :

Par monts et chemins  
Lanternes en mains  
Nous faisons tout comme....

Il n'y avait plus grand chemin à parcourir pour être à la chapelle. Sur l'esplanade qui la précède, entre des bâtiments très vieux, des marchands ambulants avaient établi leurs boutiques où des fruits du pays, des gâteaux rustiques qu'on

appelle *couques*, des objets sans grand prix attendaient l'acheteur, éclairés par des bougies simplement entourées de papier huilé ; des mendiants, dans leurs guenilles superbes, marmotèrent des prières, promettant force indulgences à ceux qui leur feraient la charité. Les trois femmes et leur cavalier entrèrent dans la chapelle....

C'était la messe, une messe basse suivie avec recueillement par tous les assistants, et pendant laquelle, dans une tribune rustique, des voix mâles chantaient les *Gotches*, ce cantique même qui avait tant charmé le jeune homme dans la bouche de Marthe. De cet entassement d'êtres humains, de ces lumières allumées, une chaleur étouffante se dégageait tandis qu'une âcre odeur de foule prenait à la gorge. Marthe pâlisait, son joli visage se convulsait.... D'Espinayhe s'aperçut de son malaise :



« Marthe, dit-il tout bas, vous souffrez, il faut sortir, venez. » Et comme ils étaient tout près de la porte, ils purent gagner le dehors sans trop de peine.

Il faisait une nuit douce de septembre tout emplie de senteurs exquises qui, de la vallée, montaient avec le bruit assourdi de la rivière. Au ciel, les étoiles commençaient à pâlir, et, à l'Orient, une lueur rose se devinait. Les mendiants, immobiles sous leurs haillons, avaient cessé leurs prières, et l'on n'entendait plus, dans le calme obscur, qu'un cri lointain de coq annonçant l'approche du jour, et tout près, assourdie, la clochette de la messe qui tintait pour le *Sanctus*. Guy avait passé sous le bras de la jeune fille, et, en la soutenant, car elle se sentait faible, il l'avait conduite vers le parapet qui borde l'esplanade, surplombant une pente assez raide au bas de laquelle s'entrevoit le chemin. La lueur de l'aube grandissait ; c'était maintenant une bande large où de légers nuages se frangeaient d'or. Dans le bleu sombre un sommet parut, dont les neiges rosissaient délicieusement sous les premiers rayons du soleil, et sa masse s'affirma, imposante, dans l'éclaircissement du ciel.

Marthe étendit le bras : « Le Canigou, » dit-elle. Puis elle montra au jeune homme une nappe dorée qui, là-bas, vers l'Orient, tranchait sur le ciel maintenant bleu à reflets roses, comme une moire précieuse. Elle dit lentement d'une voix basse :

« Voyez ici la mer qui s'éveille sous le soleil. Est-il assez beau, notre pays, où les montagnes blanches de neige baignent leurs pieds dans le bleu des flots ! »

Guy l'écoutait, ravi, la regardant. L'enfant simple trouvait, sous l'émotion intense, une poésie singulière pour exprimer ce



qu'elle ressentait. Il la revoyait de profil, comme il l'avait vue pour la première fois, droite et cambrée, les mains jointes devant elle, ses joues — pâles encore du léger malaise — animées de la lueur rose que l'aurore y mettait, et lui aussi se sentait étreint d'une émotion très douce qui l'emplissait tout entier et faisait sourdement battre son cœur.... La gorge serrée, il dit, très bas aussi :

« Oui, c'est un doux pays que le vôtre. Marthe, et il serait déjà béni, si, à défaut d'autres richesses, il avait seulement le bonheur de posséder votre divine beauté ! »

Marthe eut un long frisson, et une larme coula lentement sur sa joue. Elle se tourna vers le jeune homme et, le regardant bien en face de ses yeux mouillés.

« Oh ! monsieur, dit-elle, ne me parlez pas ainsi, je vous supplie. Je serais trop malheureuse. »

Il voulut lui demander de s'expliquer, affolé de cette étrange réponse. Mais la cloche sonnait gaiement à toute volée dans l'air devenu bleu, une foule joyeuse sortait avec empressement de la petite chapelle, et Marthe s'échappa pour rejoindre ses compagnes aux coiffes blanches.

La fête attirait depuis la veille tous les Catalans des environs, les hommes en *barratine* rouge, sorte de bonnet phrygien, en blouse bleue très courte, pantalon de velours tombant sur les *espadrilles*, les filles portant leur *coiffe* gracieuse, les garçons, avec le béret coquettement campé. Il y avait eu, ces deux jours passés, un défilé continu de mules aux harnachements brodés de couleurs vives, striés de clous de cuivre, aux pompons de laine, trottant au tintement de joyeux grelots, puis c'étaient été les *tartanes*, ces véhicules étranges qui semblent d'un long cylindre de toile posé sur deux roues, puis les voitures publiques, d'antiques guimbardes du siècle dernier, d'un jaune et d'un rouge à faire crier. Les rues et le boulevard s'étaient emplis d'une foule bruyante où éclataient de ces appels sonores, de ces exclamations soulignées de grands gestes qui caractérisent si bien cette race tout extérieure. On s'était étouffé à la *corrida*, où, malgré les édités, un *toro* avait été mis à mort; on avait baillé le soir sur la place brillamment illuminée, aux sons aigres de l'orchestre catalan, la *cobla*.

Et Guy s'était bravement mêlé à cette foule joyeuse; pour approcher Marthe plus facilement, il avait dansé sur la place comme il est d'usage de le faire, riches et pauvres; il s'était essouffé en des *baills* échevelés, obligé de faire danser d'autres jeunes filles pour ne point donner prise à la médisance.... Et, peu à peu, la passion de la foule surchauffée de soleil et de gaieté s'était infiltrée en lui en changeant de caractère. L'atmosphère amoureuse qui émanait de ces couples étroitement enlacés le grisait insensiblement; à sentir serré contre lui le corps souple de la jeune fille, des désirs l'avaient envahi.... et maintenant il la voulait à tout prix. Il n'eut pas une minute — naturellement — l'idée du mariage. Guy d'Espinayhe, épouser cette jolie grisette, le club en eût manqué mourir de rire. Mais en faire sa maîtresse, cela rentrait dans l'ordre normal des choses.

Sous la voûte de feuillage que les grands platanes mettaient à la salle de bal improvisée, sous les lanternes vénitienes que le vent agitait doucement, une valse enlaçait voluptueusement les couples. Les filles, serrées par les gars vigoureux, inclinaient gracieusement la tête un peu à gauche, avec un abandon

complet, et il y avait comme un tourbillonnement blanc de résilles de dentelle voltigeant dans la nuit...

Guy tenait Marthe éperdument enlacée à lui; et il lui redisait son amour en phrases passionnées.

« Taisez-vous, taisez-vous, monsieur, disait-elle; c'est mal de vous moquer ainsi d'une pauvre fille. »

— Me moquer ! Oh ! Marthe, dit-il avec exaltation, ne répétez pas ce mot. Vous savez pourtant bien que tout ce que je vous dis est vrai, que je vous aime comme un fou, que vous me possédez entièrement. »

Et, comme elle ne répondait pas, il insista :

« Pourquoi m'êtes-vous aussi cruelle, Marthe ? Croyez-vous que je n'ai pas deviné que je ne vous suis pas tout à fait indifférent ? N'est-ce pas, dites ? »

Elle eut un long soupir d'aveu. Lui, grisé, perdit la tête, se pencha vers elle et, hardiment, mit dans son cou un rapide baiser.... Sous cette caresse inattendue elle eut un brusque tressaillement et le jeune homme, encouragé, reprit :

« Vous m'aimez. Dites que vous m'aimez, Marthe. »

— Hélas ! oui, je vous aime. »

Il l'étreignit à la briser, et, dans son cou il souffla :

« Eh ! bien, puisque nous nous aimons, pourquoi ne pas être heureux ? Ici nous ne le pouvons pas; mais confiez-vous à moi et je vous emmènerai loin, bien loin, dans un pays où nul ne nous découvrira et où nous connaîtrons le bonheur. Le voulez-vous ?.... Dis, le veux-tu ? »

Tous deux étaient fous. La pauvre enfant était hors d'état de résister....

Leur fuite était fixée au lendemain soir, car il avait été impossible de trouver une voiture cette nuit-là. Ils s'endormirent pleins de trouble, d'un sommeil que d'affreux cauchemars traversèrent. Le jour enfin parut, qui allait bouleverser leurs destinées. Les jeunes gens, qui n'avaient pu dormir, se levèrent de bonne heure. Comme machinalement, Guy se dirigea vers la fontaine, témoin de tant de douces causeries. Une jeune fille y était, emplissant sa cruche. Elle leva les yeux.... et Guy reconnut son amie. Jusque-là il l'avait toujours vue en coiffe, et

l'impression qu'elle produisit en lui à ce moment fut si forte qu'il ne répondit même pas au tendre regard qu'elle lui avait jeté. Au lieu de l'auréole d'un blanc mat rehaussant son charme, elle ne portait qu'un massif et disgracieux chignon tel qu'on doit le faire pour l'enfourer dans la coiffe. Avec le talisman qui lui avait conquis le cœur du jeune homme disparaissait la note poétique de sa beauté. Guy n'avait plus devant lui qu'une jeune fille jolie sans doute, mais à qui manquait le cachet d'originalité qui la mettait tellement au-dessus des autres.

Mais il avait un caractère énergique et décidé. Il souffrit beaucoup durant un instant; dans un éclair il entrevit ce qu'allait être leur existence si déjà il se lassait de celle qu'il voulait enlever, et il frémit. Sa décision fut vite prise.

« Marthe, dit-il, pardonnez-moi; je ne puis vous emmener ce soir. La mort d'un parent me rappelle subitement à Paris. Adieu. »

— Adieu ? interrogea la jeune fille. »

Il ne voulut pas répondre.

Deux heures après il était parti, heureux de n'avoir pas commis une mauvaise action, heureux d'avoir tiré saine

et sauve son honnêteté d'homme du dangereux filet tordu par le réseau de fine dentelle d'une coiffe catalane.

FERNAND DACRE

(Illustrations de G. Roux.)

